N° 175 1er Avril 1934

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Le sublime idéal des baptisés

(*Suite*)

II. — Nos devoirs envers les autres membres du corps mystique, nos frères

En nous insérant au Christ, le baptême nous unit aux autres membres de son corps mystique et nous impose envers eux aussi des devoirs sociaux : charité, dévouement, union, ou plutôt, ce sont les mêmes qu'envers le Christ, car le Christ et ses membres ne font qu'un. L'amour que nous lui portons, nous devons l'étendre sur eux : c'est le même objet.

1) Charité

« En péchant contre vos frères..., vous péchez contre le Christ », écrit saint Paul aux Corinthiens (1). — Les tromper par le mensonge, c'est se tromper soi-même :

(1) I Cor., VIII, 12.

« Rejetant le mensonge, dites la vérité chacun dans ses rapports avec son prochain, car nous sommes les membres les uns des autres (1). »

Les mépriser, c'est aussi se mépriser soi-même et mépriser le Christ. Devant l'égalité foncière fondée sur l'incorporation de tous au Christ, les différences de situation ou de position sociale, de fortune, de sexe, d'âge, de race, ne doivent être tenues pour rien (2) : « Il n'y a plus ni Juif ni Grec; il n'y a plus ni esclave ni homme libre; il n'y a plus ni homme ni femme ; car vous êtes tous une seule personne dans le Christ Jésus. »

Il ne devrait plus y avoir ni pauvres ni riches, mais seulement des chrétiens. Le maître doit traiter son esclave baptisé comme un frère dans le Christ, comme un autre Christ, selon les instructions données par Paul à Philémon au sujet de son esclave Onésime. C'est le Christ que les serviteurs et les esclaves doivent considérer et servir dans leurs maîtres, comme c'est le Christ que les maîtres doivent respecter, aimer et soulager dans leurs serviteurs et leurs esclaves (3) : « Esclaves, obéissez à vos maîtres selon la chair... comme au Christ, comme serviteurs du Christ, en faisant de bon cœur la volonté de Dieu [car le Christ est Dieu] ; servant avec affection, comme s'il s'agissait du Christ, et non des hommes. Et vous, maîtres, agissez de même à leur égard. »

Doctrine sublime ! Et combien nouvelle à l'époque où saint Paul l'enseignait ! Les premiers chrétiens en étaient pénétrés et s'en inspiraient beaucoup plus que nous (4).

(1) Eph., IV, 25.
(2) Gal., III, 28.
(3) Eph., VI, 5-9.
(4) Combien cette doctrine, cependant élémentaire pour des chrétiens, est ignorée à notre époque de nationalismes exacerbés et

C'est elle qui a opéré les merveilleuses transformations sociales qui ont fait tomber les chaînes des esclaves et adouci les mœurs de l'humanité.

Tout baptisé est tenu de témoigner à ses frères une universelle et affectueuse vénération, sans acception de personnes et sans considération de diversités humaines (parmi les vivants). La charité du chrétien, certes, est ordonnée : elle peut et doit avoir des préférences pour ceux qui lui sont plus proches : parents, compatriotes, amis, ceux que la nature ou la grâce lui ont unis plus étroitement. Mais elle n'exclut personne (sauf les damnés). Ni les antipathies naturelles ne l'arrêtent, ni les frontières ne la limitent. A tout le corps du Christ, à tous ses membres, dans la mesure où ils lui sont rattachés, à tous ceux qui professent sa foi et vivent de sa vie, à tous ceux qu'Il aime, pour qui Il est mort et qu'Il appelle à lui, à tous ceux qui sont marqués de sa divine effigie ou qui sont destinés à l'être, à toute la chrétienté d'abord, et ensuite à toute l'humanité, elle étend ses chauds rayons. Semblable au cœur du Maître, le cœur du baptisé ne doit pas être étroit, mesquin, particulariste, égoïste;

d'égoïsme entre peuples comme entre individus! Combien il est opportun, nécessaire, urgent, de la faire connaître et comprendre, d'en rappeler les fondements et les conséquences pratiques, afin de donner aux baptisés une mentalité plus conforme à leur caractère, un esprit plus en rapport avec leur foi, en un mot, plus chrétien!

Tous ceux qui, sans abdiquer les justes intérêts de leur patrie et, tout en les défendant avec dévouement, travaillent à la paix du monde, à la pacification des nations, agissent dans le sens de leur baptême.

De même, tous ceux qui, conformément aux directions pontificales, se dévouent à la paix sociale, au soulagement des misères, à l'amélioration du sort de leurs frères déshérités...

Si les disciples du Christ vivaient pratiquement les leçons de leur baptême, la question sociale serait facilement résolue... et souvent aussi les questions politiques!...

mais large, mais catholique comme l'Église, mais dilaté aux dimensions du monde (1).

2) Dévouement

Ce doit être un cœur dévoué, qui manifeste sa charité par des actes, selon le conseil de saint Jean (2) : « Si quelqu'un possède les biens de la terre et que, voyant ses frères dans le besoin, il ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurera-t-il en lui ? Mes petits enfants, n'aimons pas de parole et de langue seulement, mais en action, et [alors ce sera] en vérité... » « A ceci nous avons connu l'amour du Christ, qu'il a donné sa vie pour nous. Nous aussi, nous devons donner notre vie pour nos frères. »

Repousser toute envie, toute jalousie ; se réjouir des dons que reçoivent et du bien que font les autres; être heureux de leur bonheur, compatir à leurs peines, s'intéresser et travailler avec dévouement au profit spirituel et temporel de tous..., faire profiter ses frères de ses propres richesses : celles de l'intelligence, celles du cœur, celles de l'âme et celles de la fortune; s'inspirer de l'esprit

(1) « Étends ta charité sur le monde entier, dit saint Augustin, si tu veux aimer le Christ; parce que les membres du Christ sont étendus sur le monde.

« Si tu n'aimes qu'une partie, tu es séparé; si tu es séparé, tu n'es pas dans le corps; si tu n'es pas dans le corps, tu n'es pas dans la tête.

« Il aime, lui, son corps. Si, toi, tu te sépares de son corps, la tête, elle, ne se sépare pas de son corps. C'est en vain que tu m'honores, te crie-t-elle du ciel... Comme si quelqu'un voulait te baiser le visage, mais en t'écrasant les pieds. » *In epist. ad Parthes.* P. L., XXXV, 2060.

« Si tu n'aimes pas les membres, tu n'aimes pas la tête. »

(2) I Joan., III, 17-19.

des premiers chrétiens qui mettaient en commun leurs avoirs..., telles sont quelques-unes des applications pratiques qui s'imposent aux fidèles.

Appartenant à un même organisme mystique, membres d'un même corps, donc solidaires et dépendants les uns des autres, se complétant mutuellement, ils doivent se défendre et se prêter secours : les fonctions de chacun, même des moins nobles, sont utiles et souvent nécessaires aux autres. Saint Paul développe avec insistance cette idée (1) : « L'œil ne peut pas dire à la main : « Je n'ai « pas besoin de toi », ni la tête dire aux pieds : « Je n'ai « pas besoin de vous. » Au contraire, les membres qui paraissent les plus faibles sont les plus nécessaires. » « Et si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui. » C'est d'expérience quotidienne ! Qu'un d'eux soit malade, inapte à remplir ses fonctions, tous en sont affectés et gênés. Des douleurs de tête, d'estomac..., rendent difficile ou impossible le travail intellectuel... Tous les membres ont donc intérêt au bon état de santé et au bon fonctionnement de chacun; tous doivent s'entr'aider, se protéger, se secourir, comme fait instinctivement la main, qui s'efforce de parer au danger des autres membres. Ainsi doivent se comporter entre eux les disciples de Jésus.

Chacun, à sa manière, selon les aptitudes et les grâces reçues, doit apporter sa contribution de service à l'œuvre commune de conservation et de développement du corps du Christ dont il fait partie, c'est-à-dire à l'œuvre de défense et d'extension de l'Église, à l'œuvre d'évangélisation et de sanctification du monde; chacun a l'obligation de participer à l'*Apostolat*. Nul ne peut se sauver seul, ni se sanctifier seul. On ne procure son bien person-

(1) I Cor., XII, 21-29.

nel qu'en procurant celui des autres; on ne se sauve et on ne se sanctifie qu'en travaillant à sauver et à sanctifier ses semblables. Le chrétien n'est pas un être solitaire, mais solidaire. Tant qu'il n'y a pas adéquation entre le nombre de ceux pour qui le Christ est mort et a mérité la vie divine, et le nombre de ceux qui en profitent; tant que n'est pas réalisé le corps mystique tel que le Christ l'a rêvé et désiré, tant que ce corps n'a pas atteint sa complète croissance et sa plénitude, tant que ceux qui devraient en être et en vivre n'en sont pas ou n'en vivent pas, le baptisé ne doit pas cesser d'y travailler de toutes ses forces : le bien et les destinées de tout le corps lui sont confiés et il en répondra.

Sur ce grave devoir qu'impose le baptême, combien les premiers chrétiens avaient une conscience mieux éclairée et plus vive que celle de nos catholiques modernes! (1) Aussi furent-ils pour les Apôtres, dans la propagation du Christianisme, d'utiles et ardents auxiliaires : « *Quae mecum laboraverunt in Evangelio* » (Philipp., IV, 3). — Les *Actes* nous ont transmis les noms de plusieurs. — Ils ne pensaient pas, eux, que l'évangélisation fût exclusivement l'affaire des prêtres !

Si la Rédemption n'est encore parvenue qu'à une partie minime de l'humanité (2), si le corps du Christ est loin d'avoir atteint les proportions voulues par son Chef : « Docete *omnes* gentes... », la responsabilité n'en revient-elle pas, pour une bonne part, aux baptisés qui ont failli à leur devoir d'apostolat? Si le monde entier ne connaît

(1) Peut-être l'erreur protestante qui voulait substituer les laïques aux prêtres et supprimer la hiérarchie a-t-elle été pour quelque chose dans cette absence du concours des fidèles!

(2) Sur 1700 millions d'hommes, il n'y a que 680 millions de chrétiens, dont 305 millions seulement de catholiques, pas 1/6e de l'humanité!

pas encore le « salut du Seigneur », si tant de peuples demeurent encore « assis à l'ombre de la mort », la faute principale n'en est-elle pas aux chrétiens qui n'ont pas été des sauveurs? Ils devraient pourtant l'être, de par leur nom même, puisque Christ veut dire Sauveur, et chrétien aussi. Le caractère baptismal, avons-nous dit, est une participation au sacerdoce du Christ, c'est-à-dire à sa mission rédemptrice. Prêtre, c'est-à-dire apôtre, tout baptisé a l'obligation et prend l'engagement de l'être. Comme il le fut par son corps physique, le Christ veut continuer de l'être dans son corps mystique; en chacun de ses membres, il veut poursuivre sa tâche jusqu'à la fin des temps : c'est pour cela qu'il se les associe, qu'il se les incorpore, dans l'acte même où — en droit — il a sauvé le monde : sa Passion et sa mort. En se présentant au rite baptismal, les chrétiens s'engagent, de leur côté, à entrer dans ses vues et à seconder ses bienfaisants desseins. Les Papes ne font donc que leur rappeler les exigences de leur baptême et les promesses qu'ils y ont implicitement exprimées, quand ils les convient à l'*Action Catholique* — participation des fidèles à l'apostolat de l'Église, collaboration des laïques au ministère sacerdotal sous la direction de la hiérarchie ecclésiastique —. Rester sourd à ces pressantes invitations, refuser de s'enrôler dans cette milice de charité, se désintéresser de l'établissement et des progrès du royaume de Dieu sur terre, et ne s'occuper que de ses intérêts propres — fussent-ils spirituels! — serait sans aucun doute renier son baptême et contredire le caractère qu'on y a reçu.

A leur abstention, quelques-uns cherchent une excuse dans l'impossibilité où ils sont d' « agir ». Mais ils devraient savoir que, s'ils ne peuvent « agir », ils peuvent au moins prier, ils peuvent souffrir, ils peuvent se mortifier, et ainsi mériter, réparer, sauver. Il existe en effet entre

les membres du Christ une certaine communauté et communication de biens spirituels qu'on appelle la *Communion des Saints*, objet d'un article du *Credo* depuis le V^e^ siècle : « Lien de vie solidaire qui unit les membres du même Esprit (1). » Le Père accepte les mérites (de congruité) et les satisfactions des uns pour les autres. Par suite de leur union dans le Christ, il établit entre eux un échange de grâces. A cause des mérites des saints, il accorde des secours aux pécheurs; à cause de la vertu des premiers, il s'abstient de châtier les seconds. Les souffrances des uns sont profitables aux autres. Saint Paul se réjouit à la pensée que ses tribulations sont utiles à l'Église (2) : « Je me réjouis de mes souffrances endurées pour vous, et je complète ainsi dans ma chair ce qui manque aux tribulations du Christ pour son corps qui est l'Église. » Il a confiance en l'efficacité de la prière des chrétiens pour leurs frères (3) : « Priez pour tous les saints et pour moi afin que Dieu me donne de parler hardiment. »

Il prie pour Onésiphore son bienfaiteur, décédé (4) : « Que le Seigneur lui donne de trouver miséricorde auprès de Dieu, ce jour-là [au jour du jugement] »; preuve que prières et satisfactions des vivants peuvent aussi profiter aux défunts.

A l'exemple du grand Apôtre, mettant à profit cette possibilité de substitution dans la prière et de transfusion de mérite, tout baptisé s'imposera au moins de prier et de souffrir, ne serait-ce qu'en offrant dans ce but ses peines et travaux quotidiens, pour le bien de ses frères et

(1) Prat, opusc. cité, II, p. 425.
(2) Col., I, 24.
(3) Eph., VI, 19.
(4) II Tim., I, 18.

pour l'extension du corps du Christ. Cet apostolat est à la portée de tous, même de ceux qui ne peuvent s'adonner à « l'action ».

Comme le Christ de la Passion auquel le baptême l'incorpore, le chrétien doit adorer et glorifier le Père pour ceux qui le déshonorent par leur rébellion, réparer leurs offenses, offrir ses hommages en compensation; il doit le remercier pour tant d'ingrats qui jouissent de ses biens sans songer à lui rendre grâces; le remercier des bienfaits reçus par tous, surtout de celui de l'adoption divine : « Gratias agamus... » Pour tous, il aura la charité de solliciter les secours nécessaires : « Panem nostrum da nobis. » C'est pour tous, au pluriel, que le Christ veut que ses disciples prient. En ce faisant, ils remplissent une fonction de ce sacerdoce commun dont le rite baptismal les a investis.

3) Union

Ce pluriel leur indique que Jésus leur demande non seulement de prier *pour tous*, mais encore — autant que possible — *avec tous*, de ne pas s'isoler pour rendre à Dieu leur culte et leur filial hommage de religion. Qu'ils cherchent le silence, le recueillement, la retraite, un milieu favorable, à la bonne heure ! Mais s'écarter de la famille pour fêter le Père, mais s'excommunier d'une certaine façon de la louange catholique qui le glorifie davantage, mais aimer les petites chapelles où l'on est seul, n'est-ce pas contredire le sens de l'incorporation baptismale? Qu'y a-t-il de plus opposé, que ce particularisme, au symbolisme du sacrement et aux tendances qu'il imprime à l'âme? A la prière individuelle et privée, les fidèles doivent donc préférer la prière de l'Église; les offices publics faits avec Elle et en son nom parce que présidés par son représentant, le prêtre; les cérémonies

liturgiques, selon des rites et des formules choisis et fixés par Elle; la prière à laquelle Notre-Seigneur vient lui-même se joindre — comme à la Messe —, qu'il vient officiellement appuyer et présenter à son Père; la prière qui monte, clameur immense, de tous les points du globe et de tous les cœurs des baptisés; la prière de tout le corps mystique, qui se revêt ainsi d'un coefficient de valeur et d'efficacité, qu'on peut dire infini, pour glorifier le Père et obtenir ses bienfaits. Ils ont tout à gagner, les baptisés, de rester dans leur dévotion unis au Christ « total », d'alimenter leur piété à celle de l'Église, de nourrir leur âme aux sucs substantiels de sa liturgie, comme l'enfant se nourrit au sein maternel (1).

Ce rapprochement dans la prière, cette communauté dans le culte, signe de la communauté dans la foi, l'espérance et l'amour, symbole extérieur de l'union profonde des âmes, ne peut que favoriser efficacement le rapprochement des cœurs à quoi des chrétiens ont le devoir de tendre, puisque par le baptême ils ne font qu'un dans le Christ.

En tout et pour tout, ils doivent se tenir serrés contre l'Église (2), c'est-à-dire contre le Christ dont elle est le

(1) « Ne sommes-nous pas trop enclins à chercher en nous-mêmes, plutôt que dans le contact actif et fervent avec l'Épouse du Christ, notre Mère, toute notre force et notre vie? Ne sommes-nous pas plus préoccupés de nous replier sur nous-mêmes dans tous les raffinements de l'introspection, plutôt que de nous jeter avec confiance et pleine sécurité dans ce grand courant de vie divine que l'Église fait sans cesse jaillir à notre profit? »...

« S'il est un devoir social urgent... s'il est une communauté où tous les cœurs doivent se fusionner pour n'en plus faire qu'un seul, c'est bien celle qui se réunit dans nos églises (pour la messe), là où doit palpiter ce sentiment social de solidarité et s'affirmer cette âme collective. » (Mgr Harscouët, *Mandement 1933*, p. 10.)

(2) Les baptisés doivent avoir le sens de la communauté, « l'esprit de corps » (ils l'ont davantage en pays païens ou hérétiques qu'en

corps, filialement unis et soumis aux membres de la hiérarchie qui tiennent sa place et détiennent une portion de son autorité : le Pape — son Vicaire sur terre — les Évêques et les prêtres — ses représentants —.

« Ne te sépare pas de l'Église, disait saint Jean Chrysostome (1) ; rien n'est plus fort que l'Église. Ton espérance, c'est l'Église; ton salut, c'est l'Église; ton refuge, c'est l'Église. Elle est plus haute que le ciel et plus large que la terre. »

Par-dessus tout, l'unité doit nous être chère : « Je vous en conjure, écrit saint Paul aux Éphésiens (2), gardez

pays catholiques, ce qui se comprend). Sans être étroit et exclusif comme celui qui animait les Juifs, pour qui le Juif seul était le prochain, il doit cependant — nous l'avons dit plus haut — être fait d'union plus intime avec les autres catholiques, de sollicitude constante pour le beau renom de l'Église, de dévouement pour sa prospérité, de courage à la défendre, de zèle à la propager... Le catholique aime tous les hommes, mais il aime davantage ses coreligionnaires : si sa charité ne connaît pas d'exception, elle suit toutefois une hiérarchie. Ceci est gros de conséquences pratiques.

Saint Paul en signale plusieurs selon les circonstances. Par exemple (I Cor., IV), il ne veut pas que les chrétiens aillent porter leurs différends devant des juges païens : « Un père est en procès avec un frère, et cela devant des infidèles! » (Ils devraient « laver leur linge sale entre eux! »)

Il recommande sans cesse d'éviter tout ce qui pourrait porter atteinte au bon renom de la chrétienté et faire mal juger de l'Église — la chose fût-elle licite en soi! « Si tous parlent en langues et qu'il survienne... des infidèles, ne diront-ils pas que vous êtes des fous? » (I Cor., XIV, 23). — « Ne vous attachez pas à un même joug avec des infidèles. Quelle société y a-t-il entre la justice et l'iniquité? » (II Cor., VI, 14.)

« Le premier devoir *social* du chrétien, sa première action sociale est *à l'intérieur* de la cité de Dieu ; avant d'être citoyen, le chrétien est membre de la société du Christ. Son premier effort social doit donc viser le bien-être et la pleine prospérité matérielle et spirituelle de l'Église diocésaine et de l'Église paroissiale. » (Mgr Harscouët, *Mandement 1933*, p. 10.)

(1) *Hom. de capto. Eutr.* 6.

(2) IV, 1.

l'unité de l'esprit dans les liens de la paix... Il n'y a qu'un seul corps et un seul esprit, comme vous avez été appelés à une seule espérance par votre vocation [de chrétiens]... Il y a un seul Seigneur [auquel tous ont été incorporés], une seule foi [condition de cette incorporation], un seul baptême [aux effets semblables en tous]. Il y a un seul Dieu, Père de tous, qui est au-dessus de tout [leur seul maître souverain], qui agit en tous [par sa grâce], et qui réside en tous [d'une présence spéciale]. » Tout autant de liens, ou motifs d'unité, résultant du baptême.

Il faut, d'autre part, éviter tout ce qui divise, tout ce qui oppose : ce serait diviser le Christ. « Il m'est revenu, écrit l'Apôtre aux Corinthiens (1), qu'il y a des discordes parmi vous... Il est donc divisé, le Christ ? »

« Qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux, et vous en moi, afin qu'ils soient parfaitement un (2) » : telle est la grâce suprême sollicitée par Jésus de son Père avant de marcher au sacrifice. L'unité avec leur Chef et l'unité avec les autres membres de son corps : telle est l'obligation fondamentale des baptisés.

*
* *

Réaliser pratiquement le symbolisme du rite baptismal et traduire en actes le caractère reçu — incorporation, configuration, identification au Christ —, donc imiter celui-ci le plus exactement possible dans sa mort et dans sa vie et s'attacher à lui d'un amour plus fort que la mort, témoigner aux autres membres de son corps mystique

(1) I Cor., I, 10
(2) Jean, XVII, 22.

charité, dévouement et intime union, telles sont les principales obligations qui s'imposent au chrétien de par son baptême, tel est le programme de vie spirituelle auquel il souscrit par le fait qu'il se présente à ce sacrement (1).

S'il est adulte, il le fait en pleine connaissance de cause : il a appris les devoirs nouveaux qui lui incombent, et les cérémonies du baptême les lui prêchent assez clairement.

S'il n'a pas l'usage de la raison, ses parrain et marraine s'engagent pour lui et se portent garants de sa fidélité future. Aux questions du prêtre : « Renonces-tu à Satan... à ses œuvres? », ce sont eux qui, pour lui, répondent : « *Abrenuntio :* J'y renonce. »

Nos modernes rationalistes — comme, jadis, pour d'autres raisons, Tertullien et saint Grégoire de Nazianze — prétendent que de telles promesses sont abusives et qu'on n'a pas le droit d'engager ainsi un enfant, par avance, irrévocablement, ni, par conséquent, de lui conférer ce sacrement avant qu'il puisse y consentir lui-même en toute liberté !

Mais ses parents ont-ils attendu son consentement pour lui donner la vie naturelle? — Non ! — Pourquoi dès lors devraient-ils davantage l'attendre pour le doter de la vie surnaturelle?

De plus, est-ce qu'ils l'attendent pour l'inscrire à l'état-civil et le soumettre de la sorte aux obligations civiles et militaires, nombreuses et onéreuses, qui en suivront? Est-ce qu'ils l'attendent pour passer tel ou tel contrat, prendre telle ou telle décision qui engage son avenir? Est-ce qu'ils l'attendent pour lui faire donner telle espèce d'instruction ou de formation, pour le soumettre à telle opération dont pour toujours il subira les conséquences?

(1) Comme tout membre d'une société s'engage à en observer le règlement par le fait qu'il demande et accepte son inscription.

Ils savent, les parents, qu'ils ont le droit et le devoir de *vouloir* pour leur enfant en vue de procurer son bien ! Mais s'ils ont le devoir d'assurer son avenir et son bonheur temporels autant qu'il leur est possible, ne l'ont-ils pas aussi, et plus rigoureux, d'assurer son avenir et son bonheur éternels, et, par conséquent, de lui procurer, par le baptême, ce qui en est le moyen nécessaire : l'incorporer au Christ afin qu'il puisse participer à ses mérites et devenir en lui, par la grâce sanctifiante, enfant de Dieu et héritier du ciel ? Ne seraient-ils pas criminels, si, pouvant lui ménager des avantages si précieux et si importants, ils ne le faisaient pas et s'exposaient, sous prétexte d'attendre, à l'en priver éternellement ? Qui ne les condamnerait et ne les traiterait de mauvais parents, s'ils refusaient, jusqu'à la majorité de leur fils, une riche dot qu'on leur offre pour lui, le mettant en danger de la manquer ? Or, qu'est-ce que la richesse temporelle à côté de la vie divine et en comparaison du ciel ?

Ils ne font, du reste, qu'accomplir au nom de l'enfant ce que celui-ci, s'il avait l'âge de raison, aurait le devoir de faire : recevoir le baptême.

Et s'ils lui imposent aussi des charges qui l'obligeront plus tard, ils lui procurent, par le même moyen, des secours surnaturels largement suffisants pour s'en acquitter.

« Il n'y a pas d'inconvénient, affirme saint Thomas (1), à ce qu'on engage autrui dans les choses nécessaires au salut. » N'est-ce pas, au contraire, la plus grande charité qu'on puisse leur faire, le plus précieux service qu'on puisse leur rendre ?

Ce bien nécessaire, les adultes peuvent se le procurer eux-mêmes : c'est pourquoi on ne doit pas *vouloir* pour

(1) III^{a}, q. 71, a. 1, ad 3.

eux, et leurs parrain et marraine ne sont que caution et garants, tandis que pour l'enfant ils substituent vraiment leur volonté à la sienne.

De ce rôle important, découlent pour eux deux effets. Le premier, c'est que — comme le baptisant — ils contractent avec le baptisé une parenté spirituelle, qui est un empêchement dirimant du mariage (1). En se constituant ses remplaçants, ses répondants, ils s'identifient de quelque façon à lui et ne font avec lui qu'un seul être moral, d'où résulte une réelle parenté. « De même, écrit le Docteur angélique (2), que celui qui confère le sacrement tient la place de Dieu [qui est Père] dont il est l'instrument et le ministre, de même celui qui tient sur les fonts baptismaux... remplace l'Église [qui est mère] et contracte par le fait une parenté. »

Du reste, ils devront, les parrain et marraine, pourvoir à l'éducation chrétienne de leur filleul (3), aider les parents dans l'accomplissement de leur mission et les remplacer s'ils y manquent : ils sont parents — suppléants ; d'où similitude de fonctions et similitude de relations.

En se portant garants pour les parents et pour l'enfant, ils ont pris l'engagement et contracté l'obligation stricte et grave — c'est pour eux le deuxième effet du baptême — de s'employer de toutes leurs forces à ce que le baptisé vive comme tel, se conduise en enfant de Dieu et de l'Église, accomplisse les devoirs que lui impose ce sacrement ; l'obligation de le faire instruire, dès l'éveil de sa

(1) C. 768 et 1079.

(2) III[a], q. 56, a. 3.

(3) Can. 769 : « Patrinorum est, ex suscepto munere, spiritualem filium perpetuo se commendatum habere, atque in iis quae ad christianae vitae institutionem spectant, curare diligenter, ut ille talem in tota vita se praebeat, qualem futurum esse solemni caeremonia spoponderunt. »

raison, des vérités de la foi en assurant son catéchuménat, de l'amener à recevoir les autres sacrements (confession, confirmation, communion)... De la conformité de sa conduite avec les exigences de son baptême, ils seront, jusqu'à un certain point, responsables.

Responsabilité et obligations à peu près ignorées de nos jours! Charge qu'on semble ne pas prendre au sérieux! Simple formalité pour la plupart! Sur quoi il serait bien opportun de renseigner les parrains et marraines, et les parents, afin que ceux-ci ne choisissent, pour remplir cet office, que des sujets capables de le comprendre et de s'en acquitter avec conscience (1).

*
* *

Envers le Christ notre Chef, amour et imitation; envers les autres membres de son Corps mystique, nos frères, charité, dévouement et union : voilà, avons-nous dit,

(1) L'Église exige pour la licéité (Can. 766) : 1° « qu'ils aient au moins 14 ans d'âge — sauf le cas de juste cause — afin qu'ils puissent savoir ce qu'ils font et avoir sur leur filleul l'autorité nécessaire.

2° « Qu'ils ne soient ni excommuniés pour délit notoire, ni en infamie de droit ou de fait, ni exclus de tout acte légitime, ni interdits, ni publiquement criminels... — Quel exemple donneraient-ils à leur filleul! Comme sanction, l'Église ne les admettrait pas à cet honneur.

3° « Qu'ils connaissent au moins les rudiments de la foi... » — sans quoi comment pourraient-ils remplir leur tâche et sauraient-ils ce à quoi ils s'engagent?

4° « Qu'ils soient libres » : novices ou profès en religion, engagés dans les ordres sacrés, ils ne peuvent, sans l'autorisation expresse de leur Supérieur ou de leur Ordinaire, assumer ce rôle souvent incompatible avec les charges de leur ministère ou avec l'obéissance de leur état.

l'idéal que nous a tracé notre baptême, le programme que nous y avons accepté (1).

Programme magnifique, sublime idéal !

On cherche la formule adéquate de la vie chrétienne ; on voudrait une synthèse expressive de spiritualité. En peut-on trouver une plus exacte, plus simple, plus complète, plus concrète, plus lumineuse que celle que nous offre le rite baptismal commenté par saint Paul et par les Pères ? (2)

Il n'est que de la mettre en pratique pour être un saint.

Annecy.

Fr. Cuttaz,
Supérieur du Grand Séminaire.

(1) C'est une véritable vocation à la vie chrétienne qu'on reçoit par le baptême.

« On parle beaucoup aujourd'hui de la vocation ecclésiastique ou religieuse, mais trop peu de la vocation à la vie chrétienne, qui nous est donnée moyennant la grâce du saint Baptême... Le sacrement de la régénération tient lieu, pour chaque fidèle, de la profession religieuse ; le Catéchuménat équivaut au noviciat, les promesses du baptême représentent les vœux, le vêtement blanc est l'habit régulier, l'Évangile est la règle qu'on s'engage à observer. » Cardinal Schuster, *Liber Sacramentorum,* vol. III, p. 165 (trad. française, Vromant, Bruxelles).

(2) « Tout a été dit une fois pour toutes par saint Paul et répété indéfiniment par les Pères... Tout est déjà dans l'ancienne liturgie du baptême, chef-d'œuvre de pédagogie surnaturelle et de poésie qu'on ne se lasse pas d'admirer. » Brémond, *La vie chrétienne sous l'Ancien Régime,* ch. I.

Le don de Science

« Les choses invisibles de Dieu sont vues à travers les choses créées, y compris sa puissance éternelle et sa divinité (1). »

I. — Transition des dons pratiques aux dons intellectuels

Nous avons achevé la partie morale de notre étude. Avec le don de Conseil, nous avons posé la clé de voûte de notre gouvernement pratique par les dons : la Crainte, la Piété, la Force, le Conseil, constituent une sorte d'intendance du Saint-Esprit, qui doit mettre notre monde intérieur dans la paix ; ainsi protégées, les puissances supérieures de notre âme, notre intelligence avec notre foi, notre volonté avec l'espérance et la charité, pourront, en effet, se développer en paix dans l'amour de Dieu.

Il nous faut maintenant remonter à la source d'où viennent les inspirations du Saint-Esprit ; en nous élevant jusqu'au principe même de notre vie divine, nous en renforcerons les énergies, nous entrerons en relation plus intime avec notre Dieu par la foi et la charité ; l'Esprit divin aidera notre foi par la Science et l'Intelligence, il aidera notre Charité par la Sagesse.

(1) Rom., I, 20.

Nous allons donc pénétrer dans le royaume de Dieu, dans un monde spirituel régi par nos rapports directs avec lui. Sous l'égide des Dons pratiques, nous nous occupions de nos rapports avec les hommes et avec nous-même ; nous cherchions à saisir toute la perfection que Dieu veut y mettre par l'influence du Saint-Esprit. Maintenant nous allons contempler la hauteur que la foi et la charité doivent atteindre par l'impulsion du même Esprit.

C'est dans nos relations avec Dieu que les vertus morales pratiques trouvent leur principe directeur. Si nous cherchons en cet ordre moral la meilleure manière d'accomplir un acte, c'est pour donner à l'amour divin plus de place dans notre vie (1). Nous fixons d'abord les exigences de l'amour de Dieu et nous déterminons ensuite notre devoir, en nous réglant sur elles. Tel est, peut-on dire, le jeu de notre vie chrétienne sur le terrain des vertus morales, dans nos rapports avec les hommes et avec nous-même. Notre vie théologale a un autre rythme. Par tout le mouvement de la foi et de la charité nous remontons vers la vie intime de Dieu. Par l'activité de ces vertus nous imitons la vie même de Dieu, nous accomplissons les actes réservés à Dieu : Se connaître tel qu'Il est et S'aimer à proportion de Sa connaissance. Par la miséricorde de Dieu qui nous donne part à sa nature et à son pouvoir, nous essayons de vivre notre vie divine, comme des enfants cherchent à imiter leur père; tel est le rôle de la foi, de l'espérance et de la charité.

(1) Le domaine des vertus morales doit être lui-même régi par l'amour divin : la charité est la forme parfaite de toutes les vertus; mais les influences de la charité s'exercent ici tout autrement que dans le domaine supérieur des vertus théologales, et c'est ce qu'on va montrer par l'étude des dons de Science, d'Intelligence et de Sagesse.

II. — Nature de la Foi

La foi est une vertu qui nous fait donner notre assentiment aux vérités concernant Dieu que contient la révélation, particulièrement la révélation de Notre-Seigneur. Étant convaincus par la foi que Dieu est tel que l'enseigne cette révélation, nous entrons en relation avec le vrai Dieu par un acte apparenté avec l'acte glorieux que fait Dieu en se contemplant, et que font avec lui dans le ciel les anges et les bienheureux. Il n'y a pas deux vrais Dieu, celui du ciel et celui de l'Évangile : c'est avec le vrai Dieu du ciel que nous sommes en relation de connaissance, lorsque nous croyons à l'Évangile. Quel bien précieux que cette lumière, sur ce qui fera un jour notre bonheur! Nous avons déjà la substance de ce que nous espérons, elle est mise à notre portée par la foi. Grâce à la foi, nous nous appuyons sur le témoignage même de Dieu, qui est la Vérité. Saint Thomas chante, dans l'*Adoro te* : « Je crois tout ce qu'a dit le Fils de Dieu même. »

La foi, parce qu'elle est une perfection de notre nature humaine (nous ne pouvons pas croire contre notre raison), appelle certains arguments pour nous aider à croire. C'est l'apologétique, mais la foi ne repose pas sur l'apologétique. La philosophie et l'apologétique doivent nous convaincre qu'en faisant un acte de foi, nous faisons une chose raisonnable, c'est tout. Après cela, *il faut croire*, croire d'une façon absolue, parce que l'objet de notre croyance est révélé. Pour motiver notre foi, nous avons le témoignage de Dieu : *Dieu l'a dit*, et Dieu, par sa grâce, témoigne à l'intérieur qu'il en est ainsi, comme l'affirme saint Jean : « Celui qui croit a le témoignage de Dieu en soi (1). » Un enfant baptisé, lorsqu'il a l'âge de raison,

(1) I Jean, v, 10.

croit naturellement, comme s'il était en pleine lumière. Le témoignage intérieur de Dieu incline notre cœur et notre pensée à croire. Ce témoignage est le véritable moteur de la foi.

D'autre part, comme notre foi est une vertu de cette vie, pendant laquelle nous marchons vers le Ciel, elle garde une certaine obscurité ; elle est comme une petite lumière qui nous guide dans un lieu ténébreux : nous ne sommes pas arrivés à la patrie de lumière, nous la regardons de loin... Cette obscurité nous laisse insatisfaits au point de vue intellectuel; nous voudrions voir clairement : il nous est douloureux d'obéir sans cesse à la foi par des coups répétés de la volonté, au lieu d'avoir la pleine lumière ; ce serait si bon de voir ! Mais parce que nous sommes sur le chemin, dans un temps où il nous faut mériter de parvenir au terme, nous ne devons pas voir. Il en résulte que, dans notre foi, il y a, non pas du doute — nous adhérons fermement —, mais comme un flottement : nous éprouvons un mouvement d'oscillation, notre pensée n'est pas fixée par la vue de l'objet. Saint Thomas dit : *cogitatio* ; il y a une certaine agitation, un va-et-vient de la pensée. Ceci nous explique pourquoi, dans l'oraison, nous sommes si sujets aux distractions, aux échappées de notre esprit : il ne faut pas les attribuer à la seule négligence, mais au fait que nous ne sommes pas « fixés », notre contemplation n'a rien de la contemplation définitive. Si nous pouvions, comme les anges, voir l'Essence divine, il en irait tout autrement. Mais l'objet de notre contemplation a quelque chose de déconcertant à l'égard d'une pensée qui est faite pour voir, qui cherche à voir et qui ne voit pas. Donc, dans sa nature, la foi comporte une certaine obscurité. Il faut en faire notre deuil; nous ne pouvons à sa seule lumière voir Dieu; au ciel nous recevrons pour cette vision bienheureuse la

lumière de gloire; sur terre nous sommes retenus par les liens de notre corps.

III. — Nécessité des dons de science et d'intelligence

La foi présente deux autres difficultés, que surmontent l'Intelligence et la Science.

La première difficulté tient à ce que la foi, lumière surnaturelle, lumière *surhumaine*, est enracinée dans notre raison *humaine*. Elle la perfectionne, mais elle en reçoit comme un choc en retour. Notre raison n'est pas faite pour l'infini; elle doit acquérir ses connaissances par le moyen des sens auxquels elle est liée; les sens la renseignent sur les choses matérielles, visibles, desquelles elle doit extraire ses pensées les plus spirituelles. Les choses sensibles et les évidences de notre raison, concernant les choses visibles et compréhensibles, attirent notre esprit et peuvent détourner son regard et l'absorber. Les créatures attirent notre entendement et, derrière notre entendement, attirent notre cœur qui, les voyant belles et bonnes, s'y attache. Et c'est autant de perdu pour la charité. Le rôle de la pauvre foi, qui parle des choses invisibles, devient alors bien difficile. C'est le don de Science qui doit remédier à cette imperfection.

La deuxième difficulté provient de la révélation, des dogmes. La forme humaine en laquelle ils sont exprimés les empêche de nous satisfaire entièrement. La Sainte Écriture élève autant que possible nos idées pour que nous enserrions, de nos conceptions humaines, le divin. Mais nous pénétrons incomplètement son langage, nous n'allons pas jusqu'au fond. Il est difficile de saisir le sens d'une parabole. Il est plus difficile d'entrer dans un mys-

tère, celui de l'Incarnation par exemple, malgré les explications que donne la théologie. Nous restons dans l'admiration, nous voyons qu'il serait doux de comprendre, nous ne pouvons pénétrer jusqu'au fond du mystère, caché sous l'écorce de la lettre. Notre foi est arrêtée par des idées à forme humaine qui ne peuvent rendre la divine réalité. D'où la nécessité d'un don qui nous introduise dans le cœur du mystère, et c'est le don d'Intelligence.

IV. — Le don de Science

Ce qui rend nécessaire le don de Science, c'est l'obsession que le croyant le plus sincère éprouve à l'égard des créatures qui sont l'objet naturel de son entendement. Nous voyons les choses de ce monde, et nous ne voyons pas Dieu ; nous sommes attirés vers la terre, et tentés de déserter la contemplation divine.

Combien les créatures occupent en effet notre pensée, comme on se laisse prendre à leur fausse science ! Certains pensent qu'elles peuvent s'expliquer sans Dieu. Ils ont la science fausse des créatures. D'autres croient que l'homme est né bon, qu'il n'existe pas de mal originellement en lui, qu'il n'y a donc pas lieu de chercher à purifier son cœur, et que, toute la nature étant bonne également, on peut se livrer à son attrait avec pleine liberté, en jouir le plus possible. D'autres ne voient que le mal ; ils pensent que, s'il y avait un Dieu, il ne permettrait pas ces terribles calamités : la guerre, la peste, la famine, les misères, les maladies, les douleurs de toutes sortes. D'autres admettent Dieu, mais croient que telle ou telle chose échappe à sa Providence, la liberté par exemple et tout l'ordre qui en dépend. Ainsi veulent-ils soustraire l'homme et la société au gouvernement divin.

La fascination qu'opère la nature tient surtout à son pouvoir de séduction : elle contient une part de bien, et par là elle nous fixe en elle. Nous avons le désir du bonheur; les créatures nous disent : Nous sommes ce bonheur. Et nous sommes tentés de leur donner notre acquiescement, d'oublier Dieu. Échappons-nous complètement à ce matérialisme? Les biens de ce monde ne tiennent-ils pas en nous une trop grande place? Nous sommes pleins de leur vue, nous leur attachons trop d'importance, et nous désertons la pensée de Dieu, ou du moins elle s'estompe, devient lointaine. Combien notre foi est gênée dans son mouvement vers Dieu, malgré la force du témoignage divin, par la hantise du créé ! Il est bien vrai, les objets apparents nous attirent : ils captivent notre intelligence et notre cœur.

Le Saint-Esprit, voyant notre foi aux prises avec ces obsessions, a voulu nous en dégager ; il le fait par l'inspiration du don de Science. Telle est la raison d'être de ce don, qui doit nous faire concevoir une juste idée des créatures, afin qu'elles ne soient pas un obstacle, mais un secours ; afin qu'elles ne gênent pas notre foi, mais lui deviennent un aide.

V. — Les deux aspects du don de Science

Le Saint-Esprit, par une première inspiration du don de Science, nous fera comprendre, au fond de notre cœur surnaturalisé, le vide, l'insuffisance, la vanité des créatures; il nous en fera expérimenter, savourer avec délices le néant. Ce n'est pas là certes le sommet de la contemplation, ce n'est que la première étape. Il nous apparaît, à cette lumière, que les choses qui nous retenaient ne sont rien. Les grandes conversions s'opèrent par ce senti-

ment intense de la vanité des biens de ce monde. Saint Augustin s'était traîné dans l'amour de la terre, il revient par le chemin d'un désir de bonheur que Dieu a mis en lui. Il a vu le peu de satisfaction qu'on trouve en cette vallée de larmes : tout y est de si courte durée, les joies pécheresses sont si amères! Tel est donc ce premier effet du don de Science : il nous fait connaître le néant des créatures ; il nous instruit par les événements de la vie, par nos ruines et nos deuils : c'est un ami qui nous trahit, une fortune qui s'écroule, une personne que nous aimions et qui meurt, et nous voyons ce qu'est l'homme. Saint Augustin perd son ami très cher, Alype, et ses désenchantements le ramènent à Dieu ; il les a célébrés, ces désenchantements ; ses *Confessions* en sont pleines : il leur devait son bonheur !

Quand une âme sait qu'elle ne doit rien attendre des créatures, qui nous trompent amèrement, elle est savante de la grande science du Saint-Esprit. Notre-Seigneur disposait ainsi à la sainteté une Catherine de Sienne en lui disant : « *Tu es celle qui n'est pas.* »

Le premier fruit de cette science que nous inspire le Saint-Esprit est donc de connaître la brièveté, la petitesse, le néant des choses terrestres, leur impuissance à contenter notre cœur avide de vrai bonheur. Quand on a cette science, on est délivré de l'emprise des biens périssables et on peut se jeter en Dieu.

Les créatures ne sont rien. Elles ne sont rien du moins *par elles-mêmes* ; elles possèdent cependant ce qu'elles ont reçu : elles existent, elles ont une beauté, une bonté, une valeur. Le monde a un reflet qui lui vient d'autre part. Et c'est le sens de cette beauté, la vraie signification de ce reflet, que le don de Science doit nous apprendre : tel est l'autre fruit de son inspiration.

Il nous faut approfondir ce que nous disent les créatures. « Les cieux racontent la gloire de Dieu », selon le psaume (1). Dans la splendeur d'une nuit étoilée, en face de ce monde de merveilles, en contemplant les astres, on vient à penser que l'un d'eux, qui se lèvera bientôt comme il le fait chaque matin, s'approche de nous juste assez pour nous réchauffer et nous éclairer. On songe alors que c'est là l'œuvre d'une intelligence qui ne se trompe pas et qui cache dans ses desseins une bonté sans égale. Le monde alors devient transparent, il trahit Dieu, l'intelligence et la bonté divines.

Si nous pénétrons dans la vie des âmes et y remarquons des actions généreuses, nous voyons là le reflet d'une beauté morale supérieure. Et si ces âmes sont vraiment religieuses, elles nous offrent comme une transparence de Dieu.

Il en va de même dans l'histoire de l'humanité; la Providence mène tout à ses fins, remet le juste à flot, châtie le méchant, soutient le faible. Cette admirable conduite échappe à beaucoup, mais un saint Augustin en était transporté d'admiration ; le Conseil de Dieu lui manifestait sa sagesse par les événements de l'histoire. En regardant sa propre vie, comment elle a été conduite, le point où l'on est arrivé, on se prend à dire : « Seigneur, c'est par votre main droite que j'ai été guidé. »

C'est là un autre fruit du don de Science : il nous fait voir, à travers les choses créées — la nature, les événements, les âmes, les choses invisibles qu'elles décèlent —, la trace de Dieu, sa toute-puissance et sa divinité.

(1) Ps. XVIII, 2.

VI. — Le don de Science en Notre-Seigneur

Notre-Seigneur avait cette science par excellence, comme il avait tous les dons ; il savait la petitesse des choses, il entendait la voix qui s'élève de la nature pour proclamer le Créateur.

Ayant dépeint cet homme qui a des moissons abondantes et veut faire agrandir ses greniers, puis se propose de se donner du plaisir, il ajoute : « Malheureux, cette nuit même on va te demander ta vie... et tout cela, à qui appartiendra-t-il? (1) » Ailleurs, parlant de la fin du monde, il nous dit qu'il viendra comme un voleur, nous montre les villes de plaisir, Sodome et Gomorrhe, réduites à néant... Il a la vision de la pauvreté des choses humaines, du néant du monde.

Il voit aussi Dieu en transparence dans les créatures. Dans le Discours sur la montagne, il évoque les petits oiseaux qui ne sèment ni ne moissonnent..., les lys des champs qui ne filent pas, et il remonte de ce spectacle au Père céleste, dont la bonté pour les tout petits êtres éclate à ses yeux.

Quand Dieu nous donne de voir ainsi le monde, tout conspire dans le sens de la foi. Un saint François d'Assise, qui a le plus ressemblé, en son corps même, à Notre-Seigneur, découvre dans l'eau, dans le feu, des choses magnifiques; il s'arrête ébloui devant les oiseaux comme devant les astres et il aperçoit dans toute la nature le visage du Père céleste. Cette vue est un don que Dieu fait aux âmes saintes; elles prennent occasion de tout pour s'élever à Dieu; la nature, au lieu de leur être un obsta-

(1) Luc, xii, 20.

cle, devient un secours; l'humanité, avec ses charmes, leur est un motif de louer le Seigneur. C'est encore l'effet du don de Science.

*
* *

L'Esprit de Science nous inspire donc une vue nouvelle des créatures. 1° Il nous fait voir leur néant, leur impuissance à contenter nos désirs, en nous montrant leur contingence, leur dépendance de Dieu : elles ne sont rien par elles-mêmes. 2° Il nous montre dans leur perfection quelque chose des perfections de Dieu. Les regardant ainsi, nous sommes à la fois préservés de leurs pièges et conduits par elles vers le Seigneur. C'est le renversement du regard de la raison humaine, pour qui le visible compte seul. On ne voit plus que deux choses : un néant qui ne saurait détourner le cœur de Dieu, et un être qui appelle Dieu.

Cette science est au principe de la contemplation : elle est déjà une contemplation, non pas la plus élevée, mais la plus basse; une contemplation pourtant, parce que, tout en restant dans le plan des créatures, par une communication de l'Esprit de Dieu qui s'y reflète, nous nous élevons pour chercher la face du Seigneur. Notre foi, par le don de Science, est douée d'une sorte de mouvement vertical, comme dit Denys, qui, des créatures, nous dirige vers le Créateur.

Parmi les grâces d'oraison, sainte Thérèse distingue ce qu'elle nomme la première oraison *surnaturelle* : le recueillement. Non pas que la bonne méditation ou « la simple oraison en foi » dont parle Bossuet ne soit surnaturelle; mais dans l'oraison dite de recueillement nous ne dirigeons plus nos pensées, Dieu opérant en nous par son action propre. Sainte Thérèse enseigne donc que

l'âme, après être sortie du château intérieur, a vagabondé au dehors, sur les fleurs, dans les prairies... puis elle a été saisie d'un dégoût inexplicable, elle a entendu le sifflement très doux que faisait le Maître du château et, se retournant, elle a été « transportée », sur les ailes de ce dégoût, dans le château. La sainte a tout simplement décrit l'effet de l'inspiration du Saint-Esprit correspondant au don de Science. Le Saint-Esprit, avec qui nous devons avoir des rapports intimes, nous détache des créatures, nous fait entendre son cri d'appel et, par le recueillement, nous met dans le premier stade des états surnaturels d'oraison. Nous sommes transportés à l'intérieur, nous allons pouvoir entrer davantage dans la connaissance et dans l'intimité de Dieu, participer aux états d'oraison supérieurs qui renferment le plus haut degré d'union à Dieu qui soit sur terre et sont la source par excellence de ce don de Science qui nous introduit dans ce jardin : qui nous sépare des créatures et nous fait monter vers Dieu en nous montrant le reflet de sa beauté et de sa bonté à travers toutes choses.

fr. Ambroise Gardeil, O. P.

Angèle de Foligno

Maîtresse d'oraison

Sainte Angèle de Foligno se range incontestablement au premier rang parmi les mystiques de tous les temps. Saint François de Sales, Bossuet et Fénelon, saint Alphonse de Liguori, le P. Balthasar Alvarez et le pape Benoît XIV l'ont tour à tour citée comme l'égale de sainte Thérèse, de saint Pierre d'Alcantara et de saint Jean de la Croix, de sainte Brigitte et de sainte Catherine de Sienne.

La misérable transcription de ses « *Enseignements* », en une langue pâteuse, pleine de repentirs, avouant perpétuellement ses impuissances, fait de ce que l'on appelle son « *Livre* » un texte difficile, sans agrément littéraire, d'ailleurs tout de hasard. Cette pauvreté, qui rebute les curiosités superficielles, est de prix pour ceux qui savent que l'habileté humaine est dangereuse à qui veut exprimer le message divin.

La difficulté cependant de sa lecture prive d'un rare bénéfice des âmes que la timidité arrête parfois à ce seuil. S'il nous était permis, non pas d'élaborer avec art, mais de grouper avec clarté, quelques-uns des Enseignements de sainte Angèle, nous serions heureux de lui attirer de nouveaux disciples, qu'elle conduirait, nous en sommes sûrs, au plus pur, au plus ardent amour.

En respectant son texte (le texte, dis-je, de ses secrétaires), nous essaierons de rassembler les quelques enseigne-

ments importants de cette maîtresse dont un contemporain proclamait que

> Dieu suscita une femme d'état séculier, liée au monde, à un mari, à ses fils, enlacée aux biens et richesses, simple de science, impuissante de forces, mais qui, par la vertu à elle divinement infuse par la Croix du Christ, rompit les liens du monde, monta au faîte de la perfection évangélique et, par cette sainte folie de la Croix du Christ, renouvela la Sagesse des Parfaits (1).

I

La doctrine de l'oraison

Que la sainteté héroïque d'Angèle soit le fruit d'un amour passionné du Christ, et que cet amour passionné du Christ soit né d'une contemplation que la grâce divine fit miraculeusement efficace, c'est assez pour nous convaincre qu'avant toute chose ce que nous apprendrons d'Angèle, c'est à prier.

Nous rassemblerons donc les enseignements épars au travers de son « *Livre* » qui traitent de la Prière (2); puis nous observerons dans sa vie les exemples bien autrement riches et touchants qu'elle nous donna.

1. — *Les modes*

Sainte Angèle distingue trois modes d'oraison qu'elle

(1) Nous renvoyons à notre édition française parue en 1926 à l'*Art Catholique*, p. 355, *Le Livre de la Bse Sœur Angèle de Foligno.*

(2) On sait que le recueil qui forme *Le Livre de la Bienheureuse Angèle* est formé de notes prises au hasard par ses secrétaires et disciples. Il ne contient donc aucun enseignement méthodique, sinon par fragments. Ce fait excuse ceux des compilateurs qui dès le XIV[e] siècle essayèrent des agencements ordonnés, mais artificiels et assez décevants, qui aboutirent au texte fameux de Hello.

nomme *corporelle*, *mentale* et *surnaturelle*. Elle estime que Dieu exige que l'âme passe de l'un à l'autre. Car

> sa Sapience ineffable ordonna que nul ne parvienne à l'oraison mentale, s'il n'a d'abord la corporelle ; et de ne donner à nul la surnaturelle, s'il n'a d'abord la corporelle et la mentale. (p. 196)
>
> La corporelle est celle qui se fait avec son de paroles et exercice corporel, comme génuflexions. Et celle-ci, je ne l'abandonne jamais. Il m'est, en effet, arrivé quelquefois de m'exercer en la mentale ; mais j'étais quelquefois trompée par paresse et sommeil, et je perdais mon temps. Aussi je m'exerce [toujours] en la corporelle. Et cette corporelle mène à la mentale. Elle doit, en effet, être faite avec attention. Et, quand tu dis tes *Patenôtres*, considère ce que tu dis. Et ne cours pas, t'efforçant d'achever un certain nombre, ainsi que ces petites femmes qui font certains travaux aux pièces. (p. 221)

La récitation de l'office est de règle élémentaire. Elle doit être faite aux heures convenables, — autant qu'il est possible, dans le calme de l'esprit et dans une solitude fort nécessaire, ainsi qu'une discipline corporelle qui soutienne l'esprit. (p. 196)

Seules en excusent ou la *maladie*, si elle est grave au point de rendre cette récitation impossible, ou l'*extase* provenant de l'oraison mentale ou surnaturelle, si violente que la langue en soit paralysée. (p. 196)

> L'oraison est *mentale* quand la méditation de Dieu occupe tellement l'âme qu'elle ne pense à rien autre qu'à Dieu.

Paroles qu'il faut prendre en un sens strict. Car, dit Angèle,

> si quelque autre cogitation entre en l'esprit, je ne l'appelle plus oraison mentale.

Et d'ailleurs Angèle lui connaît des effets très puissants :

> Et cette oraison coupe la langue : elle ne peut plus parler. L'âme en effet est totalement pleine de Dieu; tellement qu'elle ne peut être occupée à aucune autre chose, en pensée ou en parole, sinon de Dieu et en Dieu. (p. 221)

Ainsi ne trouvera-t-on pas étonnant que

> de cette mentale on vienne à la *surnaturelle*. J'appelle *surnaturelle* (1) celle où l'âme est ravie par la miséricorde de Dieu et par sa méditation, tellement qu'elle est entraînée quasi au-delà de la nature. Elle comprend Dieu plus qu'elle ne voit que par sa nature elle peut comprendre. Et elle connaît qu'elle ne peut comprendre. Et ce qu'elle comprend, elle ne peut l'expliquer. Car tout ce qu'elle voit et sent est au-dessus de sa nature. (p. 222)

2. — *La nécessité et les effets de la Prière*

Autant pour son salut, pour son progrès, que pour sa sainteté, le chrétien doit prier. Car la prière est la source de la *Divine Lumière* qui « fait que l'homme commence..., achève... et atteint le sommet de la perfection » :

> Ainsi, si tu veux commencer et recevoir cette Divine Lumière, prie.
>
> Si tu veux progresser et que cette Lumière s'accroisse en toi pour te faire progresser, prie.
>
> Et si tu es parvenu au sommet de la perfection et si tu désires être surilluminé pour y demeurer, prie.
>
> Si tu veux la foi, prie. Si tu veux l'espérance, prie. Si tu veux la charité, prie. Si tu veux la pauvreté, prie. Si tu veux l'obéissance vraie, prie. Si tu veux la chasteté, prie. Si tu veux l'humilité, prie. Si tu veux la mansuétude, prie.

(1) Il est à remarquer qu'Angèle précise que cette appellation est *d'elle* et qu'elle juge nécessaire de l'expliquer. Elle fait proprement acte de maîtresse de doctrine.

Si tu veux la force, prie. Si tu veux avoir quelque vertu, prie.

... Et quand tu seras engagé dans cette voie [de la perfection], bien des tribulations et des tentations des démons, du monde et de la chair, te molesteront de multiple façon et t'affligeront horriblement. Mais si tu veux vaincre, prie. (pp. 191-192)

D'ailleurs, dans la désolation et la soustraction de la grâce, la prière demeure le recours nécessaire (p. 252), et cet effort est très agréable à Dieu. Mais y renoncer est très dangereux :

Alors tu donneras l'avantage à tes ennemis, quand tu cesseras de prier. Plus tu es tenté, plus il faut persévérer en l'oraison. Si l'oraison entraîne des tentations qui purifient et éprouvent l'âme, c'est elle qui assure d'en triompher. (p. 194)

Car l'oraison est source inépuisable de *Lumière* et d'*Amour* :

Plus donc tu prieras, plus tu seras illuminé. Et plus tu seras illuminé, plus profondément et noblement tu verras le Souverain Bien. Et plus tu le verras profondément et excellemment, plus tu l'aimeras. Et plus tu l'aimeras, plus il te délectera. Et plus tu te délecteras, plus tu le comprendras et deviendras capable de Le comprendre. Puis tu en arriveras à la plénitude de la Lumière, car tu comprendras que tu ne peux comprendre (1). (p. 196)

Si, en effet, l'oraison est source de pureté, c'est que, nous faisant connaître Dieu, elle nous assure par contrecoup la connaissance de nous-même, la vraie humilité :

Et cette manifestation de Dieu engendre parfaite et vraie humiliation. Car l'humilité provient de cette vision de Dieu et de soi-même. Et par cette profonde humilité la grâce divine s'enfonce davantage et croît en l'âme. (p. 194)

(1) Angèle nous dira que cet effet est obtenu au terme de l'oraison, savoir en son mode « surnaturel ».

Inversement, pour Angèle (1), cette connaissance de soi-même mène à la connaissance de Dieu :

> Il faut que l'homme connaisse Dieu et soi-même. La connaissance de Dieu présuppose la connaissance de soi de cette façon : que l'homme considère et voie qui il offense et qui est celui qui offense. De cette seconde considération et vision est donnée grâce sur grâce, lumière sur lumière, vision sur vision. Et de là il commence à arriver à la connaissance de Dieu. Et plus il connaît, plus il aime. Et plus il aime, plus il désire. Et plus il désire, plus fortement il opère. Et cette opération est signe et mesure d'amour. (p. 226)

Et cette double connaissance est si importante aux yeux d'Angèle que, sollicitée par ses disciples en maintes lettres de leur donner ses enseignements, elle ne voit rien autre à leur dire que « ces choses banales » tant de fois redites :

> Et je n'ai plaisir à dire aucune chose, sinon ces deux : savoir : *connaître Dieu et soi-même*... O mes Fils très chers, qu'importe toute révélation ? toute vision ? tout sentiment ? toute douceur ? Que fait toute Sapience ? Que fait tout ravissement ? Que fait toute contemplation, si l'homme n'a vraie connaissance de Dieu et de soi ? En vérité, je vous dis que c'est néant. ... Je vous prie instamment de demander à Dieu qu'il donne cette lumière à moi et à tous mes fils et nous y faire demeurer toujours. (pp. 245-246)

Aussi, pour l'obtenir, Angèle exige-t-elle de ses disciples un rigoureux effort de dépouillement et de recueillement. Elle ne craint pas, tant cet effort est pénible, de parler de prison. Elle prescrit :

> de se tenir continûment en sa prison et de ne jamais sortir

(1) C'est d'ailleurs un enseignement traditionnel. Voir S. Bernard, *In Cantic.* sermo 83, n° 1 (P. L. 183, col. 1182), et la compilation du pseudo-Augustin, *de Spiritu et anima*, c. 52 (P. L. 40, col. 818). Hilton († 1395) citera ces textes dans la *Scala Perfectionis*, ch. 40, liv. I^er^.

de sa prison. Et si l'on sort de sa prison, que l'on s'efforce de revenir avec douleur et vraie contrition en sa prison. Je crois que celui qui ne sait gésir et se tenir en sa prison ne peut aller et procurer le bien d'autrui, s'il ne réfléchit pas sur soi-même. (p. 245)

Elle précisera dans un autre enseignement :

Trouver Dieu, c'est recueillir notre âme en Lui. Et pour que l'âme se recueille mieux, il faut élaguer toute relation superflue ou familiarité et tout parler inutile ; et ne point vouloir apprendre les nouvelles; bref, se séparer de tout ce qui disperse l'âme. Et qu'elle entre à connaître l'abîme de ses misères; et qu'elle pense à ce qu'elle a fait dans le passé et à ce qu'elle fait à présent. Quel bien pourra-t-elle invoquer ? Et qu'aucun jour ne passe sans qu'elle considère cela. Et si le jour passe, que la nuit ne passe pas ! (p. 244)

Et c'est pourquoi ses disciples devront garder « autant qu'il est possible la sainte taciturnité » si recommandée par saint Benoît. (p. 294)

Ramassant dans un de ses derniers enseignements toute sa pensée, sainte Angèle, après avoir splendidement décrit comment « l'âme enamourée est toute transformée au Christ », trace les étapes de cet amour triomphal :

Il faut donc, précise-t-elle, que la connaissance précède et puis que suive l'Amour qui transforme l'Amant en l'Aimé... Or l'âme ne peut avoir cette connaissance par elle-même ou par aucune chose créée, mais seulement par la lumière divine et par don spécial de grâce divine. Laquelle divine lumière et grâce divine, je crois que l'âme ne peut plus vite ou plus facilement obtenir de ce Dieu, souverain Bien et souverain Amour, que par *dévote et pure et humble et continue et violente oraison*. Et j'appelle oraison non pas seulement l'oraison de bouche, mais l'oraison d'esprit et de cœur et de toutes les puissances de l'âme et sens du corps; laquelle oraison l'âme fait... en étudiant et pesant et lisant continûment dans le *Livre de vie*, lequel est toute la vie du Christ. (p. 273)

Aussi bien de cette vie du Christ ne se dégage-t-il pas une très pressante invitation à la Prière? Sa doctrine et son exemple ne montrent-ils pas aux chrétiens comment il faut jusque dans l'agonie prier, et sur la croix encore? (pp. 196-197) Et la très sainte Vierge ne confirme-t-elle pas, avec sa douceur accoutumée, la force de cet enseignement? (pp. 198-199)

Il peut se faire malheureusement que l'âme s'égare en cette voie de l'oraison, ou plutôt ne s'y engage pas avec « pureté et rectitude », grand danger où « tant de malins convertissent le bien en mal (1) ».

Pour y parer il faut que l'âme se plonge d'abord dans le souvenir de ses péchés (p. 192); dans cette confession et cette humilité, elle se disposera à savourer Dieu d'une bouche purifiée.

Mais il faut surtout que cette contemplation s'applique à la vie de Jésus-Christ, *Livre de vie*, où elle se nourrira de vérité.

L'âme y trouvera l'*humilité* sincère, qui préserve et guérit de « toute enflure et de tout orgueil ».

Mais surtout elle y trouvera ce goût, « cette délectation » en la Croix de Jésus-Christ, « où l'on ne peut arriver que par oraison continue » (p. 248). Et c'est par « cette oraison fervente, pure et continue » que l'âme apprend « à regarder et lire le *Livre de vie*, savoir la vie et la mort de l'Homme-Dieu crucifié. En regardant sa Croix, il lui est donnée parfaite connaissance de ses péchés, par laquelle elle est humiliée ». (p. 290)

Mais c'est un effort difficile qu'elle-même ne fournit que péniblement.

Au *septième pas* seulement de sa conversion il lui avait été

donné de regarder en la Croix, où je voyais le Christ mort

(1) Angèle met sévèrement en garde contre les contemplatifs pervertis qui « font montre de révélations » (p. 92), les Frères du Libre Esprit.

pour moi. Mais c'était encore une vision insipide, quoique j'y goûtasse une grande douleur.

Au *huitième* enfin

il me fut donné de connaître en cette vue de la Croix comment le Fils de Dieu mourut pour nos péchés. Et alors je reconnus mes péchés avec une douleur extrême et je sentais que je l'avais, moi, crucifié. (p. 35)

II

L'exemple de sa vie

Si sainte Angèle nous permet ce rapprochement, nous rappellerons que, comme elle voyait dans la vie même du Christ *le Livre* qui dispensait des vains écrits des hommes, c'est en sa propre vie que nous trouverons l'expression la plus sûre et la plus émouvante de sa pensée à elle. Or si sa vie témoigne d'un héroïque effort pour réaliser l'idéal franciscain de Pauvreté trahi par la faiblesse commune des Relâchés, elle prend une signification plus universelle peut-être par la qualité de sa prière. Le caractère pénitentiel de sa sainteté est celui qui devait le plus frapper ses contemporains ; mais la prière fait sa substance même, puisqu'elle est l'origine de sa conversion et la source de son amour.

Une prière qui marque le premier essor de cette âme encore livrée au péché. Et la prière en provoquera toutes les étapes.

Elle-même a raconté comment, la peur de la damnation lui ayant ouvert les yeux sur ses péchés et l'ayant ramenée à la confession, elle demeura longtemps dans une pénitence douloureuse, mais inefficace, étant sacrilège. Jusqu'à ce qu'enfin, torturée nuit et jour, elle recourut par une supplication désespérée à saint François, dont elle obtint en songe cette réponse : *Sœur, si plus tôt tu*

m'avais prié, plus tôt t'aurais-je exaucée. Mais ce que tu demandes t'est accordé (p. 32).

Une fois pardonnée, la pénitente se livra passionnément à son expiation : elle y trouva une connaissance des plus amères de ses péchés, de son néant, de la sainteté de Dieu. Cette période correspond aux six premiers *Pas* de sa conversion.

Au *septième* le caractère contemplatif de sa prière s'accentue et ouvre une phase décisive : c'est la vue de la Croix qui, nous l'avons déjà signalé, ne produit d'abord qu'une grande douleur. Au *huitième* l'aiguillon pénètre plus avant : « *Je sentais que c'était moi qui l'avais crucifié.* » L'amour né de cette vision opère ses premiers ravages : dépouillement et pauvreté, puis vœu de chasteté alors qu'elle est encore engagée au mariage. La mort, il est vrai, va bientôt frapper tous ceux qu'elle aime. Après la dévastation de ses affections terrestres, le cœur d'Angèle ne connaîtra plus que l'amour de son Dieu. La vision du Crucifié se fera poignante ; les grâces extraordinaires lui révélant le Cœur de Jésus-Christ et des tendresses audacieuses l'unissent de plus en plus intimement à son Dieu. Non seulement l'effort conscient de sa méditation occupe son esprit du grand mystère de l'amour, mais son sommeil s'emplit de visions divines dont beaucoup sans doute naissent du travail accumulé en son âme, mais dont plusieurs présentent le caractère reconnaissable des initiatives, des privautés, des audaces divines, où se trahit l'Intervention mystique.

La joie qu'elle goûte en l'oraison est telle qu'Angèle est tentée de ne plus l'interrompre, même pour manger (p. 44). Elle en vient à ne plus pouvoir supporter la vue d'un crucifix sans être prise de fièvre, tomber malade ou crier (p. 45). On sait les violences où l'Amour divin la jette, le pauvre corps de femme défaillant, gisant à terre, sous l'assaut qui envahit l'âme.

Non certes que ces défaillantes extases soient ni la sainteté, ni l'amour même. Elles ne sont pas infailliblement les signes de l'union divine. Mais, quand il appert par

ailleurs que l'amour divin agit (et non des contrefaçons), les contre-coups qu'en subit le corps, loin de signifier le désordre hystérique, ne font que trahir l'excès d'un amour très pur. Or dans le cas présent il n'y a aucun doute possible sur la rectitude de l'esprit (1) et de l'âme d'Angèle. De ce fait les cris, les larmes, les saisissements dont elle ou ses compagnons nous font la confidence témoignent d'un cœur tellement établi dans la contemplation qu'il ne peut plus lutter avec l'objet de son amour.

Il faut lire ici les dialogues brûlants où Dieu parle en amant redoutable et triomphant. Ce sont les sommets de la Prière ici-bas.

> Et il commença de dire : *Ma fille, ma douce fille, mes délices, mon temple, ma fille, mes délices, aime-moi ; car tu es très aimée de moi. Bien plus que tu ne m'aimes !...* (p. 60)

On comprend alors ces cris qui sillonnent comme de feu les pauvres pages du *Livre* : ... « *Amour méconnu ! amour méconnu !...* » Et l'immortel : « *Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée...* »

Au jour de son grand pèlerinage à Assise, Dieu lui avait dit : « *Je ferai en toi de grandes choses au regard des nations. Et en toi je serai connu, et mon nom sera loué en toi par beaucoup de peuples* » (p. 72). Ce ne sera ni par les miracles ni par ses œuvres, ni par ses fondations ni par ses interventions dans le gouvernement de l'Église, que la douce Tertiaire ombrienne connaîtra la gloire, mais par le simple amour né de sa contemplation. Et c'est la tendresse de cet amour qui fait le charme unique de ce *Livre* qu'il faut lire comme une défaillante confidence d'amour.

(1) Ses enseignements témoignent d'un bon sens plein de clairvoyance, d'autant plus remarquable que le milieu spirituel où elle vécut était plus trouble.

Nous ne ferons pas pour autant œuvre de curiosité, si nous nous arrêtons à observer les démarches de cette prière afin d'apprendre d'Angèle à les reproduire dans nos vies.

Ainsi qu'elle nous en avait avertis, la grande Contemplative a toujours attaché beaucoup de prix à l'humble oraison vocale, « corporelle », comme elle l'appelait.

Outre l'office du Bréviaire, nous la voyons fréquemment parler de ses *Patenôtres* : elle note que, malade et huit jours alitée, il lui fut à peine possible de « parler ni de dire ses *Patenôtres* » (p. 65) ; une autre fois l'invasion divine se produit au moment qu'elle se mettait « en oraison pour dire ses *Patenôtres* » (p. 71). Nous savons que parfois l'extase la rendait incapable de prolonger sa prière vocale; et qu'en tous cas c'est en illuminant les formules récitées que la grâce divine communiquait à l'âme ses plus grands dons :

> Tandis que je priais, Il mit en mon cœur mes *Patenôtres* avec si claire intelligence de la divine Bonté et de mon indignité, et chaque parole était expliquée en mon cœur ; et je disais ces *Patenôtres* des lèvres avec telle lenteur et connaissance de moi que, quoique d'une part je pleurasse amèrement mes péchés et mon indignité (qui m'était découverte), cependant j'y eus grande consolation et commençai à goûter quelque chose de la douceur divine... (p. 41)

Angèle nous avait d'ailleurs appris à réciter ces *Patenôtres* avec lenteur et sans nous soucier d'atteindre un certain nombre (p. 221). Où il apparaît que ces *Patenôtres* étaient bien de ces chapelets de prières devenus très en vogue au XIII[e] siècle où vraisemblablement les *Ave Maria* formaient la trame sur quoi brochaient des *Pater*, des *Gloria* et autres invocations (1).

(1) Dès le XIII[e] siècle, mais très couramment au XIV[e], le *Patenôtre* est un chapelet fait de grains d'ambre, de corail, de verre, enfilés

Elle aimait en particulier réciter les *Patenôtres de la Passion* (p. 96), dévotion fort proche sans doute de celle de la Bse Marguerite de Cortone qui récitait cinq *Pater* et cinq *Ave* en l'honneur des cinq Plaies.

Outre qu'elle s'appliquait à méditer et à « réaliser » ces formules, nous voyons qu'Angèle pratiquait ordinairement la méditation de l'*Évangile*, qu'elle considérait comme la règle à quoi il faut toujours revenir (p. 135). Son intelligence, dit-elle, est une chose « si superdélectable que, si quelqu'un le comprenait, il oublierait non seulement toutes les choses du monde, mais encore tout à fait soi-même » (p. 43). Et nous savons assez combien le *Livre de vie*, c'est-à-dire la vie et la mort de Notre-Seigneur, était pour elle l'objet inépuisable de sa contemplation. C'est « l'oraison continue au *Livre de vie* » que toujours elle prêche à ses disciples. Elle la pratiquait sans cesse.

Or il est remarquable que ce ne furent ni la prédication ni la lecture des livres spirituels qui intervinrent beau-

sur un cordon de soie ou une chaîne de métal. Nous voyons le peuple faire toucher au corps de la Bse Colombe (*Acta SS.*, 5 mai) « des images, des cierges et patenôtres ». Elle-même est exposée en costume religieux portant « croix, patenôtres et lis » (en 1501). En 1400 les statuts des Moniales du Saint-Sauveur à Marseille interdisent aux religieux de « porter au cou ces *dévotions* qui sont vulgairement appelées *patenôtres* ». La Bse Jeanne dans son Testament veut « que dient les heures telles qui sont ordonnées pour les Frères lays en leur règle, c'est à sçavoir... *Ave Maria* et *Patenotes* ». Les *Acta Sanctorum* (Avril, t. III, p. 996) disent qu'à la mort de François de Fabiano, une vieille femme « accipiens *signa paternoster*, id est *Coronam Beatae Virginis* », la posa dans la main du saint. Le *Rosarius* rédigé par un dominicain de Soissons (Bibl. nation., f. franç., 12.483) dit :

« La Patenostre-Dame Dieu
aprend et la dit en tout lieu...
Jhesus Christ promist jadis
à ceux qui patenostre dient...
Ceste *Patenostre* fist Diex... »

Le *Pater* d'Angèle où se trouvent les mots *Pater noster* sont à interpréter de *Patenôtres*, et non du *Notre Père* seulement.

coup dans sa conversion ou dans ses progrès. Elle ne parle des prédicateurs qu'avec déception : « J'affirme très certainement que rien n'est prêché de la Délectation de Dieu. Et ceux qui prêchent ne peuvent la prêcher. Et les choses qu'ils prêchent, ils ne les comprennent pas. » (p. 44)

> Plaise au ciel, dit-elle à un de ses disciples franciscains, quand tu iras prêcher, que tu comprennes (comme je l'ai comprise [la Bonté de Dieu]) ! Car alors tu ne saurais rien dire du tout de Dieu. Et tout homme alors se tairait... Et si je venais te demander : *Frère, parle-moi maintenant un peu de Dieu*, tu ne saurais rien dire aucunement ni penser, tellement la bonté de Dieu te surpasserait. ... En sorte que tu dirais au peuple en paroles assurées : *Allez-vous-en avec ma bénédiction, car de Dieu je ne puis rien vous dire!* (p. 141)

« J'ai connu très certainement que ceux qui sentent davantage de Dieu en peuvent moins parler. Car, par cela même qu'ils sentent de ce Bien Infini et Indicible, moins en peuvent-ils parler. » (p. 140)

Quant aux livres, même spirituels, Angèle y voit, en digne fille de saint François, un grand danger d' « enflure et d'orgueil ». Elle ne les invoque jamais, et si elle ne les interdit pas à ses disciples, du moins les en veut-elle très détachés. Le *Livre de vie* suffit.

Il apparaît par ailleurs qu'Angèle n'a pas eu à proprement parler de *maître*, mais des confesseurs, des conseillers, des disciples surtout. Sa science de Dieu provient de l'oraison, soit par la méditation des Écritures, soit par l'infusion divine. Lorsque des difficultés lui sont proposées, elle se plonge en oraison et supplie Dieu plutôt que de recourir aux hommes.

Bien sûr que, quand Dieu saisit l'âme, elle n'a plus qu'à s'abandonner au Tout-Puissant. Mais tant qu'elle garde l'initiative, nous voyons Angèle s'engager avec ses disciples dans l'oraison méthodique, discursive, considération analytique des vérités ou des mystères, contempla-

tion des événements, des personnes, des souffrances surtout de la Passion.

> ... Je commençai de méditer sur cela, savoir : ce qui est plus grand, ou connaître Dieu dans les créatures, ou connaître Dieu en soi... (p. 99)
>
> ... Je méditais la grande douleur que le Christ soutint en Croix et considérais les clous...

Le *Livre* de sainte Angèle nous offre, autant qu'elles étaient exprimables, de très belles oraisons et méditations sur l'Eucharistie (p. 302), mais surtout sur la Passion (p. ex., pp. 306 sqq.).

Souvent elle prend occasion de la *Liturgie* (p. ex., fête de la Chandeleur, pp. 230, 239, ou Semaine Sainte) ; très ordinairement son oraison la plus fervente jaillit de ses communions (pp. 86, 112, 228, etc.) qui provoquent les visions ou les extases.

Ainsi apparaît-elle très franciscaine dans sa mystique même.

Parfois des considérations dogmatiques témoignent-elles d'une tendance (et d'influences ?) plus intellectuelles. On discerne même en certaines rédactions un courant dionysien où la « Ténèbre » divine plonge dans une « inabyssation » qui est une forme plus intellectuelle que sentimentale de l'extase (1). Mais il faudrait savoir la part personnelle que le rédacteur de ce document a apportée ici dans les discours qu'il met sur les lèvres d'Angèle.

Le plus ordinairement elle est toute franciscaine (2), et c'est Jésus crucifié, l'Enfant et la Vierge, la pauvreté du Christ, la tendresse de Dieu, du Tout Bien (*Ognibene*), qui remplissent sa pensée et son cœur.

L'amour de saint François passant dans un cœur de

(1) Voir pp. 118, 156, 157, 158, 159, 160, 161.

(2) L'influence de saint Bonaventure ne semble pas douteuse, précisément dans les formes toutes naïves de la contemplation et la mise en scène des mystères.

femme, dans le cœur le plus amoureux peut-être de l'histoire mystique, fait bien le charme incomparable de cette étonnante Ombrienne, grande mondaine, pécheresse par amour, devenue, au mépris de toutes les sagesses, la disciple la plus passionnée du Christ pauvre, dépouillé, crucifié. Les misérables pages écrites par ses secrétaires impuissants ne demeurent si précieuses que pour porter les traces incertaines, mais toujours brûlantes, de l'Amour :

> Tel est l'Amour, lui avait dit un jour le Seigneur, que j'ai pour l'âme qui m'aime sans malice, que maintenant je Lui ferai bien plus grande grâce (et à quiconque aussi aurait vraiment mon amour) que je n'aie faite aux saints à l'époque où sont rapportées les très grandes choses que Dieu leur fit. (p. 80)

Très femme, et admirablement préservée des contaminations que les livres, les maîtres humains, les disciples même auraient pu apporter à sa pensée, sainte Angèle ne nous parle en réalité que de ce qu'elle a elle-même vécu. Sa doctrine naît tout entière de ce qu'elle a éprouvé. De là son charme fait de spontanéité, de réalisme surtout et de vérité. Son *Livre*, même dans ses parties théoriques, n'est que son histoire, celle de son amour et celle même de ses erreurs. Ses admirables enseignements, par exemple, sur « certains modes selon quoi peut être déception en personnes spirituelles », sont dictés par son expérience. Elle dit bien : « Et tout cela je l'éprouvai en moi » (p. 143). Il est très éclairant, d'ailleurs, d'observer comment certains *Pas* étranges, certaine exaltation, certain état physique, sont propres au tempérament féminin. Les femmes vont au delà. Leur amour manque naturellement de mesure. C'est toujours un élan trop fort qui leur fait perdre la piste. Ainsi s'expliquent ces transports passionnés où Dieu agit à l'origine, mais qui aboutissent à des états non voulus par Lui.

Il se fait ainsi que toute son histoire, tout son *Livre*

enfin, est un précieux traité vécu de l'oraison, nourri de documents vivants, de faits concrets, parfois plus illuminateurs que les plus subtiles dissertations. D'autres ont parlé de la prière avec érudition et précision scolastique, nourrissant parfois notre curiosité. Nul sans doute n'en a parlé avec une force plus directe, une plénitude plus dense qu'Angèle par tout le langage de sa vie. Et nous serions heureux que ce rapide exposé (où nous aussi mériterions le reproche qu'elle adressait à son secrétaire : *Tout le meilleur tu l'as omis, et tu n'as retenu que le gruau*) attirât du moins à son École des disciples humbles et fervents.

Paul Doncœur, S. J.

ANTOINE MARTEL [1]

Après une trop courte préface qui nous résume plus qu'elle ne nous présente la vie d'Antoine Martel, des Lettres à des amis et une conférence nous font entrer dans l'intimité de ce jeune universitaire enlevé si tôt à l'affection de sa famille et à une œuvre d'apostolat et de charité qui promettait les plus beaux fruits. Cette correspondance, du moins, nous permet de voir à quel point l'âme de Martel fut prise elle-même par le Christ, comment aussi il concevait l'apostolat ou plutôt comment il le vivait. Lettres de direction, dira-t-on, — non, ce n'est pas cela, c'est autre chose et c'est peut-être mieux. Lettres d'amitié chrétienne et de don de soi. Le second commandement, qui est pareil au premier : *aimer son prochain comme soi-même*, tourmente Martel. Les paroles du Christ : « Vous aimerez comme je vous ai aimés » ; « soyez un comme le Père et moi nous sommes un », ne cessent de repasser dans ses lettres comme elles repassaient dans sa pensée. Entendues une bonne fois de la bouche d'un prêtre, M. Fernand Portal, pour qui elles avaient été comme la devise de sa vie, elles n'avaient plus quitté ni l'esprit ni le cœur de Martel. Jusqu'alors il était un bon chrétien ordinaire, ce qui est bien quelque chose. A partir de là, toute sa vie est changée : il se met aux études slaves, non par goût d'une belle langue moderne et d'une grande difficulté à vaincre, mais parce que « les nouvelles orientations de la

(1) Antoine Martel (1899-1931), *Lettres*, avec préface de Pierre Deffontaines et quelques amis; XIII-195 p. Éditions de la Revue des Jeunes.

Russie transforment les données du problème des rapports entre l'Église russe et Rome et qu'un travail scientifique s'imposait avant tout, afin de pénétrer la civilisation, l'esprit et la littérature russes (1) ».

Les ouvriers sont peu nombreux, l'entreprise est difficile et demande du temps et de l'application. Les réalisations, de toute manière, ne dépendront pas, à beaucoup près, de lui; il sait que ce n'est pas l'œuvre d'un homme seul, il trace son sillon dans la confiance : travail de préparation, tel sera le sien. Il essaiera d'abord, pour ce qui le regarde, de comprendre et d'aimer les Russes, d'aimer aussi ce qu'ils aiment, puis d'amener d'autres Français, d'autres latins, aux mêmes sympathies, afin que dans une atmosphère de charité réciproque, les difficultés séculaires, peu à peu s'éclaircissent. A cette œuvre il donne ses vacances de 1922 et 1923 qu'il passe en Pologne. Il retourne encore en ce pays de mars à octobre 1926. Il aime la Pologne, mais il désire la Russie et s'y rend vers la fin de 1926. Tout ne s'y passe pas bien : il est arrêté, emmené comme suspect à Odessa, et ne doit son élargissement, au début de 1927, qu'à l'action rapide et énergique de l'ambassade de France à Moscou. Depuis, il garda toujours au cœur la nostalgie de « la Sainte Russie » que cependant il ne devait plus jamais revoir. Du moins put-il s'occuper de l'Équipe sociale russe à l'organisation de laquelle il se dévoua vivement.

Mais le travail pour l'Unité, qui le passionne, est une œuvre de longue patience et qui ne peut absorber tout son temps. Autour de lui les sollicitations se font nombreuses et diverses : apostolat dans l'enseignement public, visite des malades, œuvre des allongés de Berck, — il ne se dérobe à aucune. Il semble qu'il se disperse, et extérieurement il en est bien ainsi. Son travail scientifique, la préparation de sa thèse de doctorat, s'en trouve retardé considérablement, et la mort l'empêchera d'y mettre la

(1) Préface, p. VII.

dernière main. A-t-il raison d'entreprendre tant de choses ou plutôt de se laisser envahir par tant d'activités diverses? Au lieu d'*une* œuvre ardemment conduite, pourquoi cette poussière de bonnes actions, d'entreprises moindres qui se nuisent les unes aux autres et qui nuisent peut-être à sa vie intérieure, au recueillement si nécessaire au chrétien actif? Ce n'est pas nous qui nous posons ces questions. De multiples passages de la correspondance pourraient être cités ici. Les lettres de la dernière maladie reviendront sur ce point avec une acuité douloureuse :

Je réalise à présent combien j'ai été coupable de gaspiller les petites forces que j'avais et de négliger mon devoir professionnel (1). Mon premier sentiment est celui d'un vif regret pour l'absence de mesure avec laquelle j'ai usé mes forces. C'est moi qui me suis mis en ce triste état et je suis responsable de l'inquiétude des miens, comme aussi de l'abandon des étudiants. Il n'y a plus qu'à demander pardon avec, si possible, la grâce de réparer (2)...

Faudrait-il donc en tomber d'accord avec lui? Le ton même de ses lettres nous l'interdirait, qui décèle, à mesure qu'on avance de 1928 à 1931, un progrès croissant de vie spirituelle, une emprise de plus en plus profonde du Saint-Esprit, l'intelligence plus parfaite et plus délicate, et par là même toujours plus exigeante, de l'Évangile et de sa propre vocation.

« Il avait un cœur de prêtre », a écrit un prêtre qui l'approcha. Cependant sa vocation ne fut pas d'être prêtre.

Nous avons désiré, écrivait-il en mars 1928, non pas une vie retirée du monde, mais une vie dans le monde. Nous voulons porter le Christ dans notre milieu, quelles que soient l'indifférence ou l'hostilité de celui-ci, quel que soit le trouble apporté à notre âme par l'agitation du milieu où nous voulons la maintenir plongée (3)...

(1) p. 150.
(2) p. 155.
(3) p. 11.

Demeurer où il est, à la place où il a été mis, et, se guidant sur des conseils sûrs, faire à cette place l'œuvre de Dieu, tel est son but : le prêtre, séculier ou religieux, ne peut aller partout où va le laïc, il ne peut pas toujours agir ou parler comme peut le faire le laïc; Martel sera un de ces laïcs qui suppléent le prêtre et préparent sa venue. Mais dans cette œuvre d'apostolat, quelle sera sa méthode? Il n'y en a qu'une : être soi-même un chrétien, l'être à fond : « La grande œuvre est de commencer la conversion du monde par celle de nous-mêmes (1). » Il a dès lors le sentiment profond que Dieu ne se sert d'un homme pour conquérir des âmes que si cet homme a voulu être lui-même dans son tréfonds une conquête totale de Dieu. Il a peur de ne pas aimer Dieu assez. Il a peur de ne pas aimer assez ses frères. Tout ce qu'il fait lui semble néant : il voit toujours l'immensité de la tâche qui demeure, et sa faiblesse. De là vient peu à peu cette sorte d'incapacité à se refuser jamais au don de soi. Obligé de remettre un voyage, c'est ainsi qu'il s'excuse :

Je comptais aller à S. avant-hier, et j'ai dû visiter une famille qui est en bien triste situation. Mais les quatre dimanches qui suivent sont pris, et ceci remet mon pèlerinage à un mois (2).

Il se prive même des plus douces joies de la famille. Avec quelle délicatesse affectueuse il s'excuse auprès de sa mère de ne pouvoir être là pour le jour de sa fête :

Me dérober à cette réunion bisannuelle des professeurs catholiques n'était pas possible, d'autant que j'y dois parler (3).

Les dimanches sont pris, les vacances aussi, en grande partie, et les loisirs des journées de travail. Il a pris à la

(1) p. 11.
(2) p. 111.
(3) p. 112.

lettre le conseil de Jésus : « Si quelqu'un te demande quelque chose, donne-le-lui (1). » Faire cela toujours, qui que ce soit qui demande, quoi que ce soit que l'on demande, dans la bonne ou la mauvaise santé, ne refuser que par l'impossibilité absolue de dire oui, faire ainsi pour prouver à Jésus qu'on a entendu sa parole d'un cœur sans détour et qu'on lui veut montrer un total amour dans le total amour de ses frères, tel fut l'idéal de Martel, de plus en plus parfaitement vécu jusqu'aux derniers jours de sa vie. A un ami dont la mère venait de mourir, il écrivait :

Que désormais vous ne vous appartenez plus en rien, mais que si vous prenez du repos, de la nourriture, ce soit pour Dieu et pour vos frères, que lorsque vous travaillerez, vous lirez, ce soit encore pour lui et pour eux.

On sent qu'il a fait de ces conseils la règle de sa vie à lui-même.

Mais, dira-t-on, il était sans doute porté par un grand enthousiasme, il avait la santé qui permet de passer chaque semaine de nombreuses heures en chemin de fer, de changer de « nourriture » sans difficulté en changeant de lieu. Il n'en était rien. En 1924, il soigne à Plombières une entérite chronique qui cependant ne disparaît pas et au contraire s'aggrave très sérieusement pendant son séjour en Russie de 1927, et dont il ne se guérira pas. A mesure que sa vie spirituelle et que sa charité augmentent, le mal s'aggrave, jusqu'à ce que se déclare la tuberculose qui l'emportera. D'autre part, la joie spirituelle des débuts, cette abondance heureuse et sentie de la grâce, s'éteint peu à peu.

Peu importe, écrit-il en août 1929, que nous soyons enthousiastes ou secs — le sentiment du reste n'a jamais qu'une bien médiocre importance dans la vie spirituelle... Il faut croire de tout son cœur que rester fidèle dans ces conditions n'est pas accepter de faire un geste *mécanique*, c'est

(1) Saint Matthieu, v, 42.

un geste *d'amour*, son sens et sa douceur nous échappent, voilà tout. Tant mieux, si c'est une occasion de croire sans avoir vu (1).

Il sait d'ailleurs l'excellence purifiante de ces heures amères où l'on se surprend à douter de soi et des autres, parce que l'effort pour demeurer fidèle à la grâce est dur, parce que des faiblesses — ou ce qui paraît tel à une âme délicate — se manifestent, parce que chez autrui on devine de l'incompréhension et parfois de l'hostilité : « la vie chrétienne ne se passe pas sans moments où nous avons le sentiment d'être abandonnés, secs et sans joies... » Alors que faire? Le Saint-Esprit lui donne la bonne solution, ne pas se troubler, se détourner de soi-même, de sa propre souffrance, se tourner vers Dieu, s'abandonner :

Il faut dépasser le stade de vie chrétienne où nos déplaisirs et nos satisfactions ont un retentissement direct sur nos prières et accepter résolument d'entrer dans la nuit où nous ne désirerons et ne chercherons plus rien, où souffrances et joies n'auront plus une répercussion directe sur notre union à Dieu, où nous n'aurons plus pour guide et pour lumière que ce que notre conscience nous indiquera être la Sainte Volonté de Dieu (2)...

Cette amertume n'est d'ailleurs pas la note constante de ces heures d'épreuve. Le plus souvent il s'agit d'une simple atonie :

Nous avons l'impression d'avancer souvent dans un souterrain où il ne fait ni froid ni chaud; nous marchons, mais est-ce dans une direction donnée? Il nous semblerait plutôt que nous allons de droite et de gauche et que souvent nos traces doivent se recouper. C'est la nuit avec seulement parfois une lumière qui tombe des yeux baissés de Jésus. Eh bien! je crois que cette marche obscure et sans joie, c'est

(1) p. 74.
(2) p. 80.

Dieu qui la conduit, et que s'il nous fait passer en tunnel, c'est pour arriver plus vite au but (1)...

Où puisait-il cette science, qui est peut-être bien celle que l'Église a accoutumé d'appeler la science des saints? Trois sources, semble-t-il, ont entretenu sa soif de Dieu : la lecture de l'Écriture Sainte et tout spécialement de l'Évangile et de saint Paul, les conversations de ceux qu'il appelait (et c'était pour lui en toute vérité) ses frères, enfin l'oraison et la vie sacramentelle, c'est-à-dire le contact avec Dieu lui-même. De l'Évangile, il écrivait à un ami :

... Oui, à beaucoup d'égards, c'est un livre fermé, ou plutôt ce n'est pas un livre comme les autres. On peut s'armer de toute son intelligence et de toute la science et n'arriver qu'à y découvrir des sources de trouble et de scandale. Mais « ma parole est esprit et vie », dit le Seigneur... Elle pénètre et elle agit là seulement où les portes de l'âme ne sont pas fermées par la fausse science ou l'égoïsme. Heureux au contraire ceux qui connaissent déjà l'amour sous la forme du souci des autres, ceux qui sentent en eux les déficiences et le vide... Pour eux les pages de l'Évangile vont s'éclairant peu à peu...

Sa lecture de l'Évangile était le contact direct, réchauffé par la prière aimante, avec un ami qu'on écoute de toute son âme; il savait que ces paroles, dites autrefois en Galilée et en Judée, sont des paroles qui ne passent pas, et que, pour l'âme attentive, elles sont toujours comme si elles venaient de lui être dites personnellement, comme si elles venaient d'être inventées exprès pour elle, en ce jour de sa vie, par Celui qui a promis de ne pas nous laisser orphelins. Il ne les lisait pas seul, mais souvent avec des amis, initiative qu'il n'avait pas prise de lui-même, mais sur le conseil du P. Portal : lire et réfléchir, dire ce qui vient à l'esprit simplement, comment on envi-

(1) p. 83.

sage de faire passer dans les actes de la vie quotidienne les préceptes, les conseils et les exemples du Christ; à plusieurs, chercher à se modeler de plus en plus sur Celui qu'il se plaisait à nommer, dans la finale de certaines de ses lettres « Notre Maître le Christ ».

Cette communication de l'amitié chrétienne fut vraiment pour lui la seconde source de sanctification. Il savait que, quand on donne, on reçoit du même coup une grande grâce, et, pour commencer, celle de se donner soi-même en donnant le Christ, celle d'être reçu par une autre âme, elle aussi aimée du Christ, elle aussi fille de Dieu. Il s'agissait toujours d'un échange. A chaque occasion, il y revient. Après une conférence aux allongés du sanatorium de Berck, il écrit à l'un d'entre eux :

Vous nous apportez autant et plus que nous ne pouvons vous donner. Vous nous faites sortir de notre égoïsme, vous nous rappelez les grands problèmes de la vie et surtout vous nous donnez votre amitié. Quelques-uns, et vous êtes du nombre, font plus encore, ils nous font une place dans leur prière. Ce serait payer au centuple une pauvre marchandise s'il s'agissait d'une opération intéressée, mais il n'est pas question de cela. Il s'agit seulement de *monter ensemble* et de se tenir bien serrés par la main, pour que ceux que la maladie isole ne soient pas des retranchés et que ceux que la vie éparpille et gaspille ne passent pas dans le monde sans rien voir et sans rien faire. Nous sommes sur un même plan, nous aidant, comme le veut l'Apôtre, à porter nos fardeaux les uns les autres (1).

S'approchant de ceux qui souffrent, maladie, misère, ou péché, — Martel se rend compte que la dureté avec laquelle la vie a traité certains hommes leur donne une autorité que ne donne pas la seule science; ils savent d'expérience le poids et le prix du malheur, la valeur fortifiante de la prière et des sacrements : il leur apportera son sens de plus en plus affiné des choses divines, il les

(1) p. 15.

aidera à porter leur peine, mais souvent le bon Samaritain sera confondu des leçons qu'il recevra de ceux mêmes à qui il offre l'huile et le vin.

Il exige beaucoup de l'amitié, dans laquelle il voit le grand enseignement évangélique dont notre époque de nationalismes exacerbés et de luttes de classes a le plus grand besoin :

Nous nous engageons à une parfaite transparence mutuelle, à un effort continu sur nous-mêmes pour éviter de blesser même légèrement nos frères, enfin et surtout à une volonté indéfectible chez nous tous de progrès intérieur... il faut essayer de marcher d'un pas égal vers le Christ.

Il ne faut pas avoir peur du nombre des amis : le commandement du Christ s'étend à l'universalité de nos frères. Il s'étonnait qu'un de ses amis exigeât pour son amitié « un accord impondérable » et « une communauté de sentiments qui naît essentiellement de situations analogues ». Et à qui lui parlait un jour de la pudeur qu'ont certaines âmes à se confier un peu intimement il répondait :

Je comprends fort bien ce que vous appelez pudeur d'âme. Il est dit dans l'Évangile qu'il ne faut pas jeter les perles aux pourceaux, ce qui indique qu'il faut être ménager et jaloux du petit trésor de vie intérieure qui nous est confié. Mais il me semble qu'il faut aussi ne pas exagérer la garde que l'on mène autour des choses qui nous sont chères. Il est des cas où, pour favoriser un épanouissement d'autrui, une confiance, nous devons découvrir un peu ou beaucoup du secret de nous-mêmes. C'est une suprême charité d'être prêts à donner notre âme jusqu'en ce fond obscur où nous ne descendons nous-mêmes qu'avec tremblement. Et puis, si nous sommes chrétiens, nous nous devons d'échanger avec nos frères en toute simplicité et sincérité ce que nous avons. Relisez le chapitre II de l'épître de saint Paul aux Philippiens, et vous serez sans doute surpris de l'exigence d'union que l'apôtre réclame de la petite communauté chrétienne. Il demande un cœur, une âme, une pensée. Était-ce possible et ne le serait-ce plus

entre ceux qui, ayant retrouvé leur christianisme, sont bien décidés à le vivre à fond (1)?

L'amitié donne de la lumière pour l'âme; elle donne aussi plus de force pour agir,

parce que ce serait mal de profiter de cette chaleur qui nous vient pour nous dorloter égoïstement. Si nous recevons plus, il faut donner plus. C'est vrai dans tous les domaines. Il faut que l'on dise de nous comme des premiers chrétiens : « Voyez comme ils s'aiment », mais que nous puissions répondre : « Oui, nous nous aimons, mais ce n'est pas pour plus de jouissance personnelle, c'est pour Dieu que nous nous aimons, Lui, qui nous a demandé de bien rester unis entre nous. Et c'est aussi pour tous que nous nous aimons. Nous voudrions que notre amour serve d'exemple. Nous souhaitons que nos rangs deviennent nombreux, très nombreux, et non pas former un petit clan de gens à part. Si donc vous trouvez que c'est beau, ce que nous faisons, venez avec nous et apprenez avec nous de notre Grand Frère Jésus comment on peut donner sa vie pour ses amis (2).

Et il en arrive à cette formule si pleine :

Il me semble que la fraternité est essentiellement l'effusion de la vie intérieure du chrétien, la façon dont celle-ci se révèle au dehors et se traduit (3).

L'objet de sa charité sera de plus en plus identique à celui de sa contemplation, le Christ lui-même :

Le Royaume (de Dieu) c'est bien celui de l'amour fraternel, mais il est en même temps celui du Christ en chacun de nous. Les choses vont ensemble, cela est clair (4)...

Son souci est de trouver des

âmes qui une bonne fois aient pris l'Évangile à la lettre, le

(1) p. 39.
(2) pp. 55-56.
(3) p. 54.
(4) p. 54.

Seigneur au mot, et qui sur sa parole aient risqué quelque chose, aient risqué leur vie (1).

Il désire pour tous cette vie nouvelle, si haute, si vraie, la seule valable. Où elle n'est pas, il souffre :

... Comme (le Christ) est oublié et méconnu ! Je sentais tellement cela l'autre jour en revenant de t'accompagner à la gare et en rencontrant au bal ou dans la rue tous ces braves gens en gaîté. C., qui m'aperçut au bal, trouvait que j'avais l'air de quelqu'un qui tombe de la lune, et c'était bien vrai. J'étouffais dans cette atmosphère, comme je commence à étouffer un peu partout. Ce n'est certes pas de la misanthropie. Je pense que vraiment la fraternité croît entre nous et que ces pauvres gens que nous traiterions avec mépris de pantins si nous étions de purs intellectuels, nous les aimons du meilleur de notre cœur et nous sommes plus prêts à les servir que jamais. Mais tout de même penser qu'on n'a qu'une vie et si courte, que l'idéal évangélique est si beau, le Christ si près, et que si peu démissionnent une bonne fois de leur égoïsme pour accepter de faire en tout la volonté du Père, cela rend bien triste. Nous n'avons pas à jeter la pierre, certes, parce que nous sentons bien en nous que le vieil homme a la vie dure, mais tout de même le Seigneur nous a fait cette grâce magnifique de nous laisser entrevoir ce que devrait être la vie si ses préceptes étaient suivis. Cette vision qui fait notre enthousiasme et le fond de paix joyeuse de notre existence fait aussi notre tourment. Comment ne pas comprendre la sainte qui allait criant : « L'Amour n'est pas aimé (2). »

L'union se fait en lui parfaitement de l'amour de Dieu et de la charité fraternelle. Il sait que Dieu doit être le premier et le plus aimé. Il rend grâces des amitiés reçues qui l'ont tant aidé à obéir à Dieu et par là même à mieux l'aimer. Et dans le don de lui-même il a saisi ce qui fait la profonde richesse du don chrétien : Dieu nous donne à proportion que nous donnons nous-mêmes; et s'il y a

(1) p. 89.
(2) pp. 89-90.

quelque chose en quoi Dieu ne puisse ni ne veuille être vaincu, c'est en générosité. Par là Martel expérimentait que faire la volonté de Dieu est vraiment, comme le disait Notre-Seigneur, une nourriture. Peu à peu cela le conduisait à une attention constante à Dieu par l'intermédiaire de Jésus et d'une confiante piété envers Notre-Dame.

Dieu le voulait plus proche encore de lui. Après ces quelque sept ou huit années d'une activité toujours plus consacrées à le connaître et à l'aimer, à le faire connaître et à le faire aimer, après qu'il eut formulé son idéal, avec une précision plus grande que dans ses lettres, dans la belle conférence qu'il prononça devant les Professeurs catholiques de l'Université, réunis cette année-là à Montpellier, la maladie qui depuis longtemps déjà le minait l'obligea d'arrêter son travail professionnel et son activité. Il pouvait encore écrire quelques lettres, et en particulier ces admirables lettres à un frère en prison, où l'on voit à plein combien sa charité savait se faire humblement délicate en même temps que très fortifiante, lettres où il ne fait pas d'héroïsme : le corps souffre de sentir la vie s'en aller, il a des heures de douloureuse prostration, il doute de la valeur de ces années passées, comme nous avons essayé de le montrer, dans le service incessant de Dieu et de ses frères. Il accepte son inaction comme une pénitence méritée, comme une occasion aussi de recueillement et de prière. La tuberculose, qui s'est déclarée dans un poumon, semble quelque temps battre en retraite. Il reprend espoir, mais il y a une rechute...

La chair a bien du mal à prononcer le *fiat*. Je commence à entrevoir le poids du mal, du péché, l'effort sanglant de la rédemption.

Dans une autre lettre :

J'ai toujours fidèlement au cou la médaille miraculeuse, mais ne ressens point de naturel abandon à *Notre Mère*. Je crois cependant que ma bonne volonté demeure et chaque jour je récite le rosaire le moins mal que je puis... Je

demande la conversion plus que la guérison... J'avoue que je ne prie guère et rarement pour mon rétablissement. C'est mal sans doute. Mais je me sens toujours si pécheur et je vois toujours si peu clair devant moi que je ne sais que désirer... Je demande surtout lumière et conversion.

Pas une parole de complaisance ou de pitié pour lui-même, aucune plainte. Durant tout l'été et le début de l'automne, le dur combat se poursuit, souvent dans la nuit, mais la volonté ne cesse pas d'être bonne et de vouloir ce que Dieu veut. En octobre la tuberculose se généralise et, le 12 de ce mois, il rendait son âme à ce Maître à qui il avait voulu tout donner de lui-même. Il repose à Baume-les-Dames dans le caveau de sa famille. Un de ses supérieurs hiérarchiques à la Faculté des Lettres de Lille disait, au moment de ses funérailles : « Je n'ai pas la foi, mais maintenant je sais ce que c'est qu'un saint, j'en ai connu un. »

Henri Coulanges.

Image de prêtre

— Les gens s'accusent, me disait ce missionnaire de Carême, mais aussi ils s'épanchent, se racontent, se confient... La peine des hommes est immense. Que d'âmes blessées! « Je suis un écorché vif », dit l'un. « Il faut me ramasser avec une cuiller », dit l'autre.

*
* *

Un tribunal de pardon. Quelle étrange alliance de mots pour notre conscience juridique !

Savez-vous ce que dit le prêtre qui absout ? « Que tout ce que tu as fait de bien ou tout ce que tu as supporté de mal te soit à rémission. »

Savez-vous que la prière qui termine l'office canonique nous souhaite cette rémission pour les siècles infinis ?

Savez-vous que l'hymne du bréviaire, pour le jour de l'Ascension, montre le Juge apparaissant sur les nuées flamboyantes, non pour maudire et tout casser, mais pour repousser le châtiment et rendre les couronnes perdues ?

*
* *

Ce vieux prêtre était savant, original, têtu. On croyait le bien connaître parce qu'il avait une silhouette amusante, des manies qui frappaient tout le monde, et qu'il vous tenait un bon moment au coin de la rue, sous la bise, à vous parler d'archéologie ou d'un texte latin du VII^{e} siècle.

Il est pourtant l'un de ceux qui m'ont fait comprendre le mystère du prêtre. Ce don de vous dire exactement ce que vous avez besoin que l'on vous dise ne tient ni à la science du prêtre, ni à sa pénétration psychologique, ni à son expérience des hommes, ni même, et c'est là le plus beau, à son degré de sainteté. Celui-là, du reste, était fort saint homme et très fin, sous une carapace plutôt rude.

Il vivait très humblement, solitaire, au milieu de ses livres. Quand je descendais chez lui, les soirs d'hiver, je voyais rougeoyer ses vitres, au premier étage, dans la rue noire. Le rond que faisait sa lampe au plafond m'indiquait qu'il était à sa table de travail, près de la fenêtre. Se faire ouvrir n'était pas commode, quand la porte était fermée. Il avait l'oreille très dure et n'entendait pas la sonnette.

Je roulais donc mes gants en boule et les envoyais buter à la vitre, comme un gros moineau qui quête une mie de pain. Je quêtais le pardon de Dieu. Les gants parfois me revenaient comme une balle, et d'autres fois retombaient sur le rebord de la fenêtre, calfeutré de neige. Mais il mettait le nez à la vitre et descendait pour m'ouvrir.

Je le trouvai, un soir, devant son poêle, en train de faire chauffer son lait et griller une tranche de pain. « C'est comme chez le poète », me dit-il en riant, « *ense et aratro* : tantôt la plume et tantôt la cuisine ». Il n'avait plus de bonne, parce que, « pour avoir la paix, il faut être seul ».

Un énorme bol blanc attendait sur le bureau, parmi les paperasses. En jetant un coup d'œil au lait, dans la casserole de fer-blanc, il me sembla remarquer qu'il ne valait guère mieux que le nôtre. « Non, il est bon », me dit-il. « Ma laitière est revêche, mais j'en ai eu raison. Elle a eu des malheurs avec ses bêtes. Je lui ai béni du sel. Depuis lors, elle me sert bien. »

Puis il mit dans ce lait, le vieux brave homme, une pincée de sel de Vichy, afin de le rendre, me dit-il, « plus

digestible pour la nuit ». Il le versa dans le bol en remarquant que « cela n'en faisait pas un bien gros bol ».

Et tandis que son pain trempait, je me confessai.

*
* *

Et quand j'eus achevé mon acte de contrition, je regardai du coin de l'œil l'homme qui m'absolvait.

J'étais agenouillé sur un prie-Dieu haut, près de sa chaise basse. Il avait les deux mains jointes sur ses lèvres balbutiantes, et sa vieille tête dodelinait avec une humble supplication.

Quel tribunal est-ce donc là, me dis-je, où le juge a l'air plus pénitent que le coupable ?

*
* *

Qu'il était touchant sur son lit de mort, ce vieux curé de quatre-vingts ans, avec sa chasuble violette et les doigts ligotés de son chapelet ! Sa face crispée de rides avait l'air de se retenir de pleurer. Sa dépouille fluette s'en allait dans la terre, vêtue des ornements de la Pénitence, tandis que son âme, lourde de mérites, montait dans la joie de son Seigneur.

J'ai suivi ses funérailles. Sous le porche de la cathédrale, les porteurs gravissaient les marches, tenant ce cercueil à bout de bras. Ils le balançaient, en montant, comme une barque qu'on lance à la mer. Au-dessus d'eux, la cathédrale ouvrait son gouffre scintillant...

O divin océan de lumière et de miséricorde !

Paul Cazin.

TEXTES ANCIENS

Le P. Guilloré, S. J.

L'adoration

(*Fin*)

Chapitre III

Les effets de cette adoration devant la grandeur de Dieu

Pour vous animer à marcher dans cet esprit d'abaissement et d'adoration devant la grandeur de Dieu, vous serez bien aise de savoir les admirables effets qui en naissent dans l'âme. Il n'y en a pas un, Theonée, dont je ne croie que votre cœur soit doucement touché et qui ne soit capable de vous engager dans une si sainte disposition.

Le premier effet est une grande séparation de toutes les créatures ; car une âme qui, étant toujours abîmée dans sa profonde bassesse, porte aussi partout une disposition adorante devant la grandeur de Dieu, ne peut guère plus souffrir le commerce des créatures ; parce que, étant toujours saisie et pénétrée de cette grandeur saintement terrible, tout ce qu'il y a de créé disparaît à ses yeux, comme n'étant point, puisqu'elle-même à ses yeux tombe dans une espèce de néant. Car comment serait-il possible que, étant toujours pleine de l'idée de cette grandeur infinie, elle s'amusât parmi les créatures ? C'est pour cela qu'elles

font son tourment quand elle s'y rencontre et qu'elle s'en sépare autant qu'elle peut, comme d'une occupation autant indigne qu'elle est amusante. Après avoir vu Dieu, dit-elle, dans la grandeur de sa majesté, peut-on bien encore se trouver dans les amusements frivoles des créatures? Elles ne peuvent que m'obscurcir et me voiler cet admirable objet que je ne vois et que je n'adore jamais mieux que dans le fond de mon néant et dans la bassesse de mes misères.

Le second effet, qui s'opère dans une âme, laquelle marche toujours abîmée dans son néant et exposée avec un esprit d'adoration devant la grandeur de Dieu, est une purification continuelle. Considérez, Theonée, ce qu'est une terre exposée longtemps aux ardeurs du soleil : elle en devient toute desséchée et ne conserve plus aucune humeur laquelle s'exhale et se perd par la force du soleil dont elle souffre l'opération : Voilà tout juste où en est une âme qui est toujours abîmée en elle-même devant la grandeur de Dieu et de ce divin soleil. Il s'opère incessamment en elle comme un dessèchement de toutes les humeurs corrompantes qui la peuvent souiller devant ses yeux divins ; car il ne se peut faire absolument que, dans cette exposition, elle souffre l'imperfection la plus légère, soit que cela vienne de sa délicatesse devant la grandeur de Dieu, soit que cela vienne de cette même grandeur qui, comme un soleil, la dessèche et l'épure de tout ce qui pourrait blesser la pureté de ses regards. C'est une circonspection continuelle sur elle-même et une voix secrète qui lui dit à tout moment : Prends garde, car être avec quelque tache devant la grandeur et la pureté de Dieu, c'est quelque chose de plus terrible que le non-être.

Le troisième effet que ressent une âme abîmée devant la grandeur de Dieu est un sacrifice continuel d'elle-même; car, étant toujours exposée aux yeux de cette divine grandeur, il n'y a partie du corps, ni puissance de son âme, ni action, ni respiration, ni moment de sa vie, qui ne se consume incessamment devant elle, pour lui

rendre un hommage de sacrifice et d'immolation. Sa joie est que tout son être et toute sa substance ne s'exhale pas moins vers cette suprême grandeur en périssant, que le fait le baume qui se perd en s'évaporant dans l'air. C'est sa gloire et son bonheur que tous ses jours et tout ce qu'elle fait et tout ce qu'elle est fonde à tout moment devant cette grandeur, devant laquelle et pour laquelle ce serait une haute gloire à toute la nature de périr par un juste sacrifice : et tout cela s'opère, Theonée, par un simple regard de l'âme qui, à chaque moment, lui sacrifie tout ce qu'elle est.

Le quatrième effet est une sacrée horreur dont, partout et en tout lieu, l'âme est toujours saisie : voyant sa petitesse et la grandeur de Dieu ; elle s'en retire encore davantage dans son néant, ne sachant comment se mettre aux yeux de cette grandeur terrible dont elle ne peut supporter la vue et le poids sans trembler. Les plus sublimes intelligences ne peuvent seulement crier le nom de saint, qu'elles ne mettent un voile entre elles et la majesté de Dieu, comme chante l'Église (1). Et cette âme, encore bien moins, ne peut subsister devant sa grandeur que, toute tremblante, elle ne se voile et ne se cache sous les ténèbres de son néant.

Le cinquième et dernier effet qui résulte de cet esprit anéanti et adorant devant la grandeur de Dieu est une union intime que l'âme contracte avec lui par cela même (union) qui la porte à s'en éloigner davantage. Il y a bien des voies qui la conduisent à cette union : elle y est conduite par les différents attraits de la grâce, elle y est conduite par l'esprit de foi, elle l'est encore par quantité d'autres manières secrètes et mystérieuses. Mais rien ne la rend capable de cette union comme l'abaissement où elle se tient au fond de ses misères, à la vue des grandeurs de Dieu. Le concevez-vous bien, Theonée, qu'elle

(1) L'auteur met en note ce texte de la Liturgie : *In velamento clamabunt sancti tui, Domine.*

s'approche en s'éloignant et qu'elle entre en union en se désunissant, pour ainsi dire, par le sentiment de son indignité et par sa fuite? Abraham fut capable d'avoir accès à Dieu, parce qu'il descendit dans sa poussière et sa cendre : « Je parlerai à mon Seigneur, parce que je suis poussière et cendre » (*Gen.*, XVIII, 27). Il n'entra pas dans cette union familière avec Dieu lui parlant comme d'ami à ami, en alléguant des titres de grandeur, mais en s'abaissant dans sa propre cendre. C'est ainsi que l'âme trouve cette capacité à l'union avec Dieu, tout grand et tout terrible qu'il soit, par la demeure qu'elle fait dans la profondeur de ses misères, d'où elle adore cet Être incompréhensible. La raison en est belle, Theonée, et prise dans son premier principe ; je vous en fais le juge. C'est une vérité que la créature n'est que misère, qu'ordure et que pourriture; donc, quand elle y demeure humblement et quand elle en cherche même le fond, elle demeure dans la vérité, car elle n'est point autre chose que cela; d'ailleurs, Dieu est la première vérité qui aime aussi nécessairement la vérité et qui s'y repose où elle se trouve. C'est ce qui fait que l'âme, étant abaissée dans le néant de sa corruption, où elle se perd, et où elle adore, Dieu l'y vient chercher, et là se fait l'union et le baiser de la première et de la seconde vérité ; en sorte qu'il se peut dire que la bassesse et la profonde misère de l'âme, qui s'y tient tout abîmée et tout adorante, fait en quelque sorte l'attrait de Dieu qui ne peut s'empêcher d'y descendre et de s'y unir par le mouvement nécessaire de son amour.

Adorons donc, ô mon Theonée ! la grandeur de notre Dieu de tout le fond de notre substance et de la façon dont nous sommes le plus capables. Que les Bienheureux l'adorent là-haut par la gloire qui les fait éclater, par les lumières qui les couronnent, par les ardeurs qui les embrasent, par la pureté qui les rend agréables, par les chants dont ils font retentir le ciel. Laissons-les tenir le *Superius* (la plus haute note) dans le concert universel de

toutes les créatures. Pour nous, tenons la *Basse* dans cette divine harmonie et ne soyons jamais si bas et si humiliés en nous-mêmes devant la grandeur de Dieu que nous ne veuillions l'être encore davantage. Tenons-y notre partie, tout au contraire de ces bienheureux esprits, par notre abjection, par nos glaces, par nos ténèbres, par nos impuretés, par notre silence; et qu'ainsi, l'excès de nos misères, allant jusqu'à nos os et au fond de notre substance, fassent aussi devant Dieu notre joie et notre triomphe puisque, par là, nos hommages en seront rendus plus parfaits.

(R. P. F. Guilloré, S. J., *Les progrès de la Vie spirituelle*, livre III, Instruction II.
— In-folio, Paris, Michallet, 1684, p. 595.)

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Les directives spirituelles de l'Église

Action catholique et action politique

I. — *Contre l'individualisme religieux*

« Nous qui sommes entrés dans un combat spirituel dont la portée dépasse infiniment les courtes vues des politiciens... », écrit Mauriac (1). Je souhaite que les meilleurs catholiques de France entendent ainsi l'appel de l'Église. Appel chaque jour plus pressant. Ne sentons-nous pas — et jusqu'à l'angoisse — que le salut du monde dépend du Christ, mais du Christ vivant en nous, agissant par nous? Il nous faut enfin rompre la barrière d'égoïsme commodément dressée autour de nos confortables habitudes par notre conception *individualiste* de l'obligation religieuse.

Trop de chrétiens l'ignorent encore : « *l'apostolat est un des devoirs inhérents à la vie chrétienne* (2) ». Ce devoir, une législation arbitraire ne l'impose pas du dehors : c'est notre vie même qui l'exige, et s'il n'est pas rendu, la vie nous délaisse. En vertu d'un dynamisme intérieur, d'un courant divin de force, l'âme

(1) François Mauriac, *L'Équivoque*, **Sept**, 10 mars 1934.
(2) S.S. Pie XI, *Lettre au Cardinal Patriarche de Lisbonne*, O. R., 12-23 mars 1934.

chrétienne, quand elle n'est point morte, se sent portée, « dans son humble sphère », « à remplir sa mission temporelle — (car de gré ou de force, nous avons tous aujourd'hui une mission temporelle) — » (1) : ce courant prend sa source dans notre baptême, cette force est un rayonnement du feu descendu dans nos âmes avec la grâce de l'Esprit-Saint.

Au vrai, écrit le Souverain Pontife, pour qui pèse bien les choses, ce sont les sacrements mêmes du baptême et de la confirmation qui nous imposent, parmi tant d'autres obligations, celle-là même de l'apostolat, l'obligation du secours spirituel à notre prochain. Par la confirmation, en effet, l'on devient soldat du Christ. Or qui ne voit que le soldat doit peiner et combattre, non pas tant pour lui que pour les autres? Mais le baptême également... nous impose le devoir de l'apostolat; car il nous fait membres de l'Église, c'est-à-dire du corps mystique du Christ; et entre tous les membres de ce corps — comme en tout organisme — il doit y avoir solidarité d'intérêts et communication réciproque de vie : « *Multi unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra :* Nous qui sommes plusieurs, nous ne faisons qu'un seul corps dans le Christ, et nous sommes chacun membres les uns des autres » (Rom., XII, 5). Un membre doit donc en aider un autre; nul ne peut demeurer inactif, mais chacun, recevant, doit donner.

Or, de même que tout chrétien reçoit la vie surnaturelle, qui circule dans les veines du corps mystique du Christ..., ainsi doit-il la transfuser en ceux qui ne l'ont pas, ou la possèdent trop pauvrement ou seulement en apparence (2).

Ce n'est pas sans raison qu'on insiste sur cet aspect intérieur de notre obligation chrétienne. Les moralistes modernes nous ont trop accoutumés à voir la vie dans le cadre extérieur de la loi.

La loi nous impose du dehors une règle qui semble entraver l'instinct profond de notre cœur. Liberté,

(1) Mauriac, *ibid.*
(2) S.S. Pie XI, *ibid.*

spontanéité, jeu de la vie, pouvoir d'élan et de création, la loi ne semble faite que pour contredire en nous ces forces vives et toujours renaissantes. Le drame de la conscience serait donc un conflit de notre cœur, en défense contre le pouvoir d'un Législateur ennemi de notre liberté, hostile à notre amour?

Rien n'est moins chrétien. La loi nouvelle n'est pas *extérieure* à nous, elle n'est pas une règle s'opposant du dehors à l'élan vital de l'âme; elle est un principe intérieur créant cet élan. Ce qu'il y a de plus grand dans la loi du Christ, ce qui fait sa force vive, c'est la grâce du Saint-Esprit, qui nous est donnée par la foi. Cette loi s'inscrit donc dans nos cœurs, avec la foi, avec la présence de l'Esprit-Saint (1). Elle fait naître dans le fond de notre âme un besoin, un désir, un essor spirituel et un dynamisme vital, dont le rythme se règle sur la sagesse de Dieu même et veut atteindre, à la limite, cette perfection d'amour et de beauté, dans la Lumière, qui réjouit les anges et les élus du Paradis. Cet élan est contredit en nous par la loi de péché, un instinct du mal inscrit dans notre chair et qui porte sa malice jusqu'au sein de la volonté. Pour être chrétien, pour libérer dans la vie les énergies belles de la grâce et pour travailler au royaume de Dieu, il faut vaincre cette puissance mauvaise, et donner à Dieu liberté de nous porter à tout bien. Alors l'âme devient un champ de radiation divine, un foyer de vie, dont il est impossible d'empêcher l'action sur le monde des esprits où nous avons partie liée.

Il faut à l'Action catholique une « mystique », une « vision » des choses capable de soulever nos courages. Cette « mystique » est dans saint Paul, cette « vision » est dans l'Évangile. L'Église opportunément nous le rappelle. Tout essai d'apostolat échouerait sans ce dynamisme intérieur.

(1) Voir à ce propos dans la *Somme*, I^a II^ae, q. CVI, a 1 : *Utrum lex nova sit lex scripta.* Cet article est un sommet.

II. — *Pour les vraies valeurs humaines*

Si l'Action catholique puise en Dieu même son inspiration et son élan, ses fins ne peuvent être que très hautes et toutes spirituelles. Le Souverain Pontife apporte sur ce point des précisions et des distinctions fort lumineuses. L'Action catholique, écrit-il encore,

de par sa nature même doit se maintenir, comme l'Église, au-dessus et en dehors des partis politiques, n'étant pas destinée à défendre l'intérêt particulier des groupes, mais à procurer le vrai bien des âmes, en étendant le plus possible le règne du Christ dans les individus, dans les familles et dans la société...

Mais imposer à l'Action catholique des buts si élevés, si peu tangibles, n'est-ce point lui enlever tout ressort? On s'enthousiasme pour des causes politiques, qui s'incarnent dans nos vies nationales, pour des luttes de classes où des intérêts vitaux soulèvent les courages et les colères. Pourra-t-on faire vibrer des masses avec l'ambition de conquérir le monde à l'Évangile?

En vérité rien n'est plus beau que cette entreprise, rien n'est plus urgent, rien ne se situe mieux au cœur du drame spirituel qui fait la grandeur de notre mission, en ce tournant de l'histoire. Quel chrétien méditant cet aveu de Raoul Dautry, cité par **Sept**, n'a compris tout ce que l'Église apporte à l'homme en son actuel désarroi :

Comme l'équipage des bateaux tournoyant dans la tempête, l'humanité tout entière cherche à refaire le point et à découvrir sa route à travers les erreurs de notre temps, les erreurs de la pensée comme celles de la science, les erreurs de la politique comme celles de l'industrie, les erreurs de nos désirs comme celles de nos passions... Le sens de la vie, de ses fins et de ses buts lui échappe (1).

(1) Raoul Dautry, directeur du Réseau de l'État : Discours prononcé à la Société Industrielle de Saint-Quentin.

Nous savons bien que l'Église seule peut aider l'humanité à faire le point, mais elle a besoin de toutes nos voix pour faire entendre partout cette parole qui est « esprit et vie », qui n'est pas seulement un son harmonieux tiré de la bouche de l'homme, mais une lumière et une force jetant feu dans nos cœurs et montrant à tous le chemin. Le Sauveur nous dit bien : *Vous êtes la lumière du monde.* Mais quelle dérision, de nous voir si obscurs, si timides, si muets! Trahison des clercs?... Sans aucun doute les vrais chrétiens sont rares qui rendent un parfait témoignage au Sauveur. « Il n'y a certainement pas de motif d'incroyance plus efficace que ce qu'on pourrait appeler l'impuissance apparente du christianisme à transformer le monde. » Cette observation de M. Jacques Madaule synthétise l'objection de fond que l'humanisme moderne oppose à l'Église (1). Comprenons que d'avoir à rendre témoignage au Christ est une terrible responsabilité. Et c'est une nécessité où peut se décider notre destin éternel. *Qui me confessus fuerit coram hominibus...*

III. — *Notre mission présente*

Le premier travail qui s'impose à nous est donc *intérieur* : il nous faut réaliser le christianisme entier au-dedans de l'âme, et cette splendide vie n'est point faite des seules vertus morales, elle scintille de tous les feux des vertus intellectuelles et des dons de l'Esprit : Esprit de science, Esprit de sagesse, Intelligence... Le vrai chrétien divinement instruit est seul prêt à l'action. Et quel champ lui ouvre l'Église?

Un regroupement des catholiques peut se faire d'abord au sein de toutes les organisations politiques, qui « *donnent, dans leur programme et leur activité,*

(1) La littérature et l'incroyance contemporaine, Enquête sur les raisons actuelles de l'incroyance, *La Vie Intellectuelle,* 10 mars 1934.

toutes les garanties qu'exige la protection des droits de Dieu et de la conscience (1) ».

Les catholiques ne peuvent pas former des partis politiques de caractère confessionnel — ce serait confondre les deux ordres qu'il faut soigneusement distinguer —, mais sous leur propre responsabilité, ils *doivent* s'engager dans l'action politique de leur pays, pour y faire triompher l'esprit de l'Evangile. Ce n'est pas un droit, c'est un devoir.

Participer à la vie politique répond à un *devoir de charité sociale*, par le fait que tout citoyen doit, selon ses possibilités, contribuer au bien-être de sa propre nation. Et quand pareille participation s'inspire des principes chrétiens, un grand bien en découle non seulement pour la vie sociale, mais encore pour la vie religieuse (1).

Mais n'est-ce pas confondre à nouveau plan politique et plan religieux?

Entrer dans un parti pour y faire triompher une politique chrétienne, n'est-ce point le plus subtil et le plus dangereux des cléricalismes?

Non, parce que le catholique n'entre pas dans la politique pour en gauchir le jeu : il tire simplement des principes chrétiens, qui sont aussi des principes de raison, des conclusions pratiques politiquement justes, politiquement utiles à la nation, et sous sa propre responsabilité de citoyen.

L'Action catholique n'a donc pas à intervenir elle-même sur ce terrain purement civil, mais elle doit former des hommes capables d'y jouer un rôle efficace. Ce sont là de grandes tâches et qui engagent à fond notre conscience chrétienne : le mot d'ordre de l'Église est clair.

L'Action catholique devra donc, tout en ne faisant pas elle-même de la politique au sens étroit du mot, préparer

(1) S.S. Pie XI, *ibid.* Sur le terrain social le Souverain Pontife assigne à l'A.C. des tâches précises que nous analyserons dans un prochain article.

ses associés à faire de la bonne politique, en tout inspirée des principes du christianisme, les seuls qui puissent apporter prospérité et paix aux peuples; il faut mettre un terme au fait — qui a quelque chose de monstrueux et pourtant n'est pas rare — d'hommes qui se disent catholiques et qui ont une double conscience, une pour leur vie privée et l'autre pour leur vie publique (1).

L'une des grandes tâches de l'Action catholique est donc nettement définie : Former des hommes publics chrétiens, qui puissent se regrouper en dehors des cadres mêmes de nos organisations religieuses, sur le terrain politique, pour donner aux nations un gouvernement en harmonie avec les fins temporelles et éternelles de l'homme. Seuls les catholiques peuvent donner *effectivement* aux sociétés modernes les assises morales qui leur font terriblement défaut. Cette incapacité morale d'un État purement laïque, M. Étienne Gilson l'accuse avec force dans un récent article paru dans **Sept** (2) :

Pour une nature areligieuse, sans grâce ni péché, tout ce qui est, est dans la nature, et par conséquent naturel. Tout est donc bien, ou tout est mal, ou plutôt rien n'est ni l'un ni l'autre; en l'absence de toute distinction du normal et du pathologique, on ne trouve plus que des « mœurs », des manières d'agir qui sont toutes équivalentes, dont aucune n'exprime la corruption d'un vice ni la perfection d'une vertu.

Un ordre social ne peut être fondé que sur la *vertu*. Et qui peut la définir? Qui peut créer dans les masses ce beau courant de forces spirituelles qui soulèvent l'homme au-dessus de ses honteuses passions? Seuls les catholiques, s'il en est encore, le peuvent. Notre christianisme n'est rien s'il n'a pas cette expansion, ce nécessaire rayonnement.

fr. Étienne Lajeunie, O. P.

(1) S. S. Pie XI, *ibid.*
(2) Étienne Gilson, *Sur une affiche, La démocratie en danger*, **Sept**, 10 mars 1934.

Spiritualité des Équipes Sociales

Les années écoulées depuis 1919 n'ont pas été perdues... Au milieu des incertitudes, du désarroi, des luttes néfastes, quelques courants chaleureux et forts sont nés. Les jeunes catholiques de France ont su recevoir, adapter et créer. Le Scoutisme anglo-saxon trouve en France son visage catholique. Les J. O. C. et J. E. C. belges s'étendent dans les mouvements « spécialisés » français. La diffusion de ces formes d'action, leur harmonieuse adaptation aux conditions locales, le contact gardé avec les branches mères montrent d'une manière frappante la survivance d'une Chrétienté dans les âmes. Mais cette communauté chrétienne vit d'échanges. L'on ne peut mieux reconnaître ce qu'on a reçu qu'en se mettant à même de donner à son tour. C'est dans cet esprit que les initiatives généreuses nées sur notre sol doivent retenir notre attention. Elles sont dans cette communauté la « dot » de la jeunesse française. Si petites qu'elles soient, ce sont les pierres que la Providence nous donne de porter au Chantier Chrétien.

L'objet et l'esprit de l'action d'équipe

Parmi les mouvements d'ensemble qui depuis 1919 sollicitent les jeunes catholiques français, les Équipes Sociales sont peut-être le seul qui ne soit pas une greffe, mais un rameau originel. Il se rattache, par une filiation manifeste et amoureusement cultivée à la grande tradition que jalonnent notamment les noms de saint Vincent de Paul et d'Ozanam. Les Équipes Sociales sont un groupement de jeunes catholiques cultivés qui se sont reconnu pour mission de porter à

ceux qui le désirent ce qu'ils peuvent transmettre de leurs connaissances. Ils font des cours professionnels, des cours complémentaires, des cours de connaissances générales. Ils constituent ainsi avec de jeunes travailleurs (ouvriers, employés, ruraux, travailleurs immigrés) de petits groupes où s'élabore une culture mise à la portée de tous. Leurs fondateurs ont pensé que les jeunes gens qui furent soumis au métier dès la sortie de l'école primaire ont eux aussi le droit (et, d'un point de vue supérieur, le devoir) de s'exercer à ces disciplines intellectuelles sans lesquelles l'homme n'est qu'aveugle et lié. Les jeunes ouvriers apprendront, avec des camarades de leur âge, français, langues, notions techniques, connaissances générales : ils s'habituent à réfléchir, à classer les notions et les faits, à juger.

Les Équipes sont des groupes de travail. Ce sont aussi des foyers d'amitié. Le travail en commun fait naître l'amitié. L'amitié facilite le travail. Au reste les jeunes hommes cultivés qui s'y rendent savent qu'ils recevront autant qu'ils donnent. La vie des Équipes est une vie d'échanges. L'ouvrier étend le champ de ses connaissances ; il y assouplit son intelligence, il s'ouvre à tout ce que l'art, la culture ou la science ont de fécond et de vraiment humain. L'homme cultivé y gagne l'expérience de la vie qu'ont durement acquise ses jeunes camarades, ce sens de la rudesse des choses, des limites et de la puissance de l'homme qu'impose, à ceux qui doivent s'y soumettre jeunes, la contrainte du travail manuel.

Les Équipes sociales sont à la disposition de tous. Les catholiques qui les ont fondées se voulurent prêts à répondre à tous les appels. Un grand nombre d'équipes s'adressent à de jeunes ouvriers catholiques. Mais la plupart sont ouvertes à tous les jeunes travailleurs. C'est alors une nécessité absolue d'écarter explicitement et pour ainsi dire *constitutionnellement* de l'Équipe l'étude des questions religieuses. L'on verra plus loin ce qu'est cette réserve, quelles en sont les règles et les limites, quelles sont ses répercussions sur la vie et l'action des Équipiers. Il suffit d'indiquer ici que les Équipes insistent sur l'obligation, en cette matière comme en toute autre, de tenir ce qu'on a justement promis. Une scrupuleuse loyauté leur semble être, au même titre que l'oubli de soi, l'une des conditions de l'action chrétienne.

Ces quelques indications étaient nécessaires pour situer

dans son cadre l'action des Équipes. Mais ce que nous voudrions préciser ici, ce n'est ni la conviction sociale qu'elle suppose, ni les conceptions pédagogiques qu'elle applique, ni même ce que les Équipes sont pour les jeunes ouvriers qui en font partie. Nous voudrions discerner l'influence que les Équipes exercent sur la vie intérieure, sur l'attitude spirituelle des jeunes catholiques cultivés qui en sont les promoteurs ou les chefs, bref de la poussière qu'est l'action quotidienne, dégager la face spirituelle de ce Mouvement.

Les Équipes et la vie spirituelle

Ceux qui ne connaissent des Équipes sociales que l'écorce seront peut-être surpris que l'on parle ainsi de leurs *caractéristiques spirituelles*. Leur objet veut qu'elles aient une méthode et presque une pédagogie. On admettra qu'elles puissent avoir une mystique au sens dégénéré du mot, — un « climat », ou une atmosphère. Mais un visage, une personnalité spirituelle! Leurs déclarations les plus explicites semblent s'inscrire en faux contre une telle prétention. Les Équipes ne sont qu'un groupe de bonnes volontés réunies en vue d'une action bien définie. Elles ne sont pas une confrérie, ni un Ordre. Le Mouvement s'amplifie sans aspirer le moins du monde à devenir totalitaire. Il ne prétend pas apporter à ses adhérents une formation complète. Il se refuserait à les prendre tout entiers... Et s'il évite d'imposer des règles uniformes, partout où ce n'est pas indispensable, il n'est aucun domaine où son respect des vocations personnelles soit aussi scrupuleux que dans le domaine spirituel.

Appel a la formation spirituelle

Si l'on étudie leurs directives, on verra qu'il ne s'agit pas d'un respect passif. Les Équipes ne se reconnaissent pas la mission d'orienter la vie spirituelle de leurs membres, mais elles considèrent comme un devoir d'éveiller ou d'aviver en eux le sens des *choses spirituelles*. Chaque appel des Équipes est un appel à une vie plus haute et plus donnée. C'est même un appel à la *culture spirituelle*. Les Équipes savent que le

rôle d'Équipier demande une grande force intérieure... Elles entendent que chaque équipier mette à la racine de son action sociale un effort religieux. Elles répètent que pour avancer dans la voie divine il faut autant de discipline et d'esprit de suite que pour progresser dans les sciences de la terre. Elles rappellent enfin qu'il est en cette matière des maîtres, sur ce chemin des guides.

Elles disent donc à qui vient à elles : « Travaillez à votre formation spirituelle; vous n'aurez rien fait pour vous ni pour les autres, si vous n'avez pas le souci constant d'élever votre niveau spirituel », mais elles ajoutent : « Suivez chacun votre vocation : vous êtes de saint Dominique, restez de saint Dominique; de saint Ignace, restez de saint Ignace... Si vous êtes en suspens, appliquez-vous à reconnaître le Patron qui vous est providentiellement désigné... Cherchez la volonté de Dieu... Nous ne sommes, comme les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, qu'un petit groupe d'action. Mais cette action — sachez-le — vous veut fort. Vous devez y porter l'enthousiasme inébranlable, l'intelligence des choses cachées, la vie intérieure que seule donne l'union de l'âme avec Dieu. Si pour avancer vers Lui vous avez un guide qui réponde à la voix profonde de votre être, suivez-le. Si les maîtres que vous entendez n'éveillent rien en vous, si vous avez épuisé le suc de ce qu'on vous donne, allez plus loin. Il y a beaucoup de demeures dans la Maison du Père. Il en est une *à vous*. Pour la trouver il suffit qu'ayant au cœur une bonne volonté opiniâtre vous gardiez dans votre esprit les paroles de vie et dans votre âme le Christ présent. »

La position des Équipes est nette. Elles sont du domaine de l'action. Dans leurs « instructions » les Équipes se contentent de *mettre l'accent* sur les choses spirituelles. Les meneurs d'Équipe sont de jeunes catholiques soucieux les uns et les autres, mais dans des cadres différents (et pour certains sans autres cadres que l'Église), d'avancer dans la connaissance des choses spirituelles et la pratique de leur religion... Et l'on pourrait penser qu'en regardant la vie spirituelle des uns et des autres, on n'y voit que les inclinations ou les pratiques des groupes dont ils reçurent plus particulièrement leur formation spirituelle.

Il n'en est rien. Plus les Équipes durent, plus elles comptent d'Équipiers ayant cinq, huit ou dix ans d'Équipes, plus

il devient clair que leur action marque les Équipiers dans l'âme même, plus s'affirment leurs affinités spirituelles. Non que les Équipiers cessent d'être fidèles à la famille spirituelle où s'est alimentée leur vie chrétienne. Lorsqu'ils ont trouvé le milieu qui répondait au secret désir de leur âme, ils y restent. Les Équipiers sont ainsi d'attaches, de « paroisses » différentes... Seulement l'expérience montre qu'ils acquièrent (ou se découvrent), même dans le domaine spirituel, un certain nombre d'inclinations communes.

I. — DÉVOTIONS COMMUNES

Ce sont des inclinations infiniment simples. Des dévotions si répandues, si essentielles à toute vie chrétienne qu'à vrai dire on hésite à les dire caractéristiques. Mais elles sont. Mais elles fructifient dans les cœurs et, pour bien des « vieux » équipiers, elles sont insensiblement devenues une source intarissable de lumières et de réconfort.

Notre-Dame de Lourdes

Les Equipiers se sont placés sous l'invocation de Notre-Dame de Lourdes. Les Équipes sont nées dans cette maison de Reuilly où la Bienheureuse Catherine Labouré, la Voyante de la Médaille Miraculeuse, passa quarante ans de sa vie, — où son corps reposait encore, lorsque les Équipes furent fondées, sous l'inscription de la Médaille miraculeuse : « O Marie conçue sans péché ». Certes les Équipes n'auraient aucun droit à revendiquer Lourdes, ou la Médaille, comme leurs dévotions particulières. Mais ces signes tracent une direction. Ceux qui vivent dans l'intimité du Mouvement constatent ou pressentent que chez nombre d'Équipiers la dévotion à Notre-Dame de Lourdes, à la Vierge Immaculée, à la Vierge Médiatrice, est un axe de leur vie spirituelle, leur constant recours, et, envers et contre toute épreuve, leur espoir... Ce n'est pas assez dire. Il en est qui trouvent dans la méditation de ces Signes quelque chose qui très profondément s'accorde à leur vocation d'Équipier.

On sait que la bienheureuse Catherine, qui eut l'incomparable privilège de s'entretenir avec la Très Sainte Vierge, vécut sans jamais parler de ces grâces à celles qui furent ses compagnes de chaque jour. On ignorait même autour d'elle que la Médaille dont le renom grandissait, avait été transmise au monde par son intermédiaire... Or l'un des plus stricts et des plus difficiles devoirs des Équipiers est de garder, lorsqu'il le faut, le silence sur ce qu'ils souhaiteraient le plus ardemment proclamer. Il faut que leurs actes et leur effacement même parlent pour eux. Comment ne considéreraient-ils pas cette héroïne du Silence comme l'un des intercesseurs qui leur furent providentiellement désignés? Et quand, dans leur action silencieuse, ils rendent par l'exercice de la charité chrétienne le Christ présent parmi ceux qui ne voudraient pas le recevoir, comment ne songeraient-ils pas à la Vie Silencieuse de la Très Sainte Vierge? Comment ne l'évoqueraient-ils pas portant Jésus encore sans voix à travers l'Égypte païenne? Ou, plus tard, vivant parmi les Nazaréens qui refusaient d'écouter « le Fils du charpentier »? On n'ose pas insister, mais il semble que s'il était des chrétiens qui se reconnussent la vocation très précise de porter par leur seule présence et sans faire de « prédication » le Christ chez ceux qui Le méconnaissent, leur premier geste devrait être d'implorer le patronage de Notre-Dame.

L'Évangile

Il est un autre attachement qu'il faut mettre ici en lumière. C'est le culte des Équipiers pour l'Évangile. Il suffit de leur entendre prononcer ce mot, — et dès qu'il est question de vie intérieure, de vie tout court ou de doctrine, il part! — pour sentir qu'il ne s'agit pas là d'une révérence plus ou moins « habituée », mais d'un culte. L'Évangile pour eux c'est le Livre de Vie. Le Christ, ils veulent le voir dans l'Évangile et non à travers les commentateurs. Et c'est en méditant ce qui nous y est dit du Christ, en méditant ce qu'Il a dit lui-même, qu'ils cherchent à illuminer leur action.

Je ne sais s'il n'en est pas qui trouvent même, dans la facilité d'accès de Notre-Seigneur, la manière qu'Il avait de « s'accréditer » par des bienfaits, Son ton et la miraculeuse

limpidité de Ses paroles, des leçons très précises sur la manière dont il faut agir et parler quand on veut être compris de tous, et dans la mesure de ses forces, pourvoir à tous les besoins qui vous seront révélés... En tout cas il n'en est point qui ne considèrent l'Évangile comme le guide irremplaçable de tout progrès spirituel.

Ici encore l'on tremble d'appuyer. Ne peut-on dire pourtant que cette dévotion envers l'Évangile implique comme un ton particulier dans le Culte et l'Amour de Notre-Seigneur? Pour autant que l'on sache ces choses, il y a des chrétiens pour lesquels le Christ est d'abord le Grand Ami, le Grand Frère, le « Seigneur ». C'est comme Ami, Frère, ou Seigneur, qu'habituellement ils l'invoquent. Ils n'oublient, ce faisant, aucun des attributs de Sa personne. Mais ce nom qui leur est familier détermine leur attitude quand ils s'approchent. Il nous semble que pour qui vénère l'Évangile, le Christ est d'abord Celui qui dit les Paroles de la Vie Éternelle, la Maître de vie, le Verbe de Dieu, — Dieu parlant... Le premier mouvement du chrétien qui l'aborde ainsi est avant tout de confiance et de religieuse *attention*.

Ces deux thèmes intérieurs...

Au cœur de ce Mouvement qui ne semble, au premier abord, qu'élan, flambée d'enthousiasme, action vive, l'on découvre ainsi ces deux thèmes intérieurs du *Silence* et de l'*Attention*. Il faut d'ailleurs se rappeler que les deux traits cités comme remarquablement constants chez les Équipiers qui vivent le plus profondément les Équipes « se composent » chez chacun d'entre eux avec ceux qui relèvent de leur formation particulière. Chacun a, selon ses affinités de cœur et de pensée, sa vie de pratiques propres; son rythme sacramentel; ses prières préférées... Peut-être pourrait-on citer encore comme un caractère fréquent le culte de la Messe et le souci, sur tous les courants de Vie, de remonter aux sources : à l'Église, aux Apôtres, aux prières liturgiques, plutôt que de s'arrêter aux ouvrages de seconde venue. En cette matière ils ont, plus que le goût, *la faim* de ce qui est authentique et premier. Mais, sans doute n'est-ce qu'un trait commun à tous ceux qui veulent que leur itinéraire spirituel prenne par le plus direct et le plus sûr.

II. — VALEUR FORMATRICE DE L'ACTION D'ÉQUIPE

Si l'on se bornait à constater ces inclinations communes, l'on n'aurait encore décrit que l'effet. Et l'on donnerait une idée assez fausse de ce que sont ces inclinations si l'on n'y voyait que les signes sous lesquels les Équipiers tiennent à placer leur action. Elles sont ces Signes. Mais elles sont avant tout le résultat d'une expérience de vie, la marque de ce que la Vie d'Équipe imprime au cœur des Équipiers.

Il faut, pour le comprendre, revenir sur cette vie d'Équipe et voir ce qu'elle est pour ceux qui la vivent. Comme tous les Mouvements jeunes encore, ceux surtout qui par nature et par vocation vivent à l'écart de la place publique, les Équipes Sociales ont ce privilège qu'on ne va à elles que par choix. Il fallut même à beaucoup d'équipiers une sorte d'application pour les découvrir... Aussi peut-on dire que l'adhésion qu'ils y donnèrent répondit chez la plupart d'entre eux à une prise de conscience de leurs tendances profondes. Elles demandent trop d'assiduité, de sérieux, de don; elles flattent trop mal le goût des réussites promptes, des résultats massifs, elles procurent trop peu d'avantages et de recommandations pour qu'on y persévère si l'on ne s'y sent lié par quelque chose qui tienne et du devoir et de l'amour.

Rapprochement social et charité intellectuelle

Lorsque les Équipiers « se tournent vers leur cœur », — quand ils revoient leurs actes passés, qu'ils s'efforcent de mettre tout ce qui fait leur vie dans une juste lumière, sous quelle couleur leur apparaîtra donc leur action? Si l'on se réfère aux témoignages d'Équipiers, il semble qu'*extérieurement* celle-ci leur apparaît d'abord comme un *effort de rapprochement social* et un *exercice de charité*.

Les deux choses, d'ailleurs, se touchent. Tout effort qui rapproche les hommes, tout acte qui met entre deux hommes un peu plus de compréhension et d'amour est bien évidem-

ment un exercice de Charité. Il n'est cependant pas inutile de distinguer, dans l'activité d'Équipe, l'acte de rapprochement des dons qui l'accompagnent. Ce ne sont pas les mêmes plaies que les deux actes pansent. Ce n'est pas tout à fait des mêmes aspirations qu'ils procèdent ; ce ne sont pas les mêmes facultés qu'ils épurent, ni les mêmes rayons de lumière qu'ils portent chez les Équipiers qui les font.

Lorsqu'un jeune catholique s'éveille à ce qui l'entoure, quand un livre, une parole ou le mouvement spontané de son âme, l'amène à regarder plus loin que la maison ou l'école, le vaste monde, il faut le plaindre s'il ne ressent pas, comme un reproche ou comme un défi, ses scandales. Il faut le plaindre si cette impression n'est pas assez forte pour le décider à agir... C'est là que se séparent les fervents et les tièdes, les fervents et ceux qui se refusent à la ferveur... Mais parmi ceux qui se mettent en mouvement c'est, selon les dispositions de chacun, l'un ou l'autre de ces scandales qui donne l'ébranlement décisif : l'un ressentira comme une insulte à ce qu'il a de plus cher, comme un crime ou comme une lamentable plaie envenimée, ces séparations qui mettent face à face l'ouvrier et son ingénieur : « l'homme de la rue » et ceux dont le rôle social serait d'être ses conseillers ou ses appuis... ; l'autre pensera aux esprits aveugles, aux intelligences en friche, aux ignorances qui stérilisent ou dévorent des vies. Pendant ces années où, le « mythe de la jeunesse » aidant, toutes les âmes ardentes se considèrent comme « vouées », l'un se voudra l'apôtre du rapprochement social, l'autre rêvera d'exercer la Charité de l'Intelligence.

École de simplicité

Il est d'ailleurs d'autres vocations, — et dans les Équipes mêmes. Nous y reviendrons. Contentons-nous pour l'instant de voir dans quel aspect les Équipes permettent de répondre à celles-ci. L'élan vers le *rapprochement social* paraît à première vue meilleur et plus fécond pour la cité que pour l'homme qu'il emporte. Est-ce bien sûr pourtant?... Quand on le tente comme il est tenté aux Équipes, d'*un vers un*, dans un esprit d'amitié sincère, avec le souci constant de comprendre (non pour approuver, ni pour excuser par prin-

cipe — mais pour compatir, rendre service, éclairer au besoin), on ne comprendrait guère qu'il n'influe à la longue sur l'âme. En fait c'est *une école de simplicité*. La vue de vies ouvrières, la prise de conscience des problèmes de vie tels qu'ils se posent quand rien n'en corrige la rudesse, aiderait n'importe qui à distinguer dans ses préoccupations ce qui est l'accessoire de ce qui reste essentiel. Et lorsqu'il ne s'agit pas d'une simple exploration mais d'un long coude-à-coude, d'une amitié offerte et d'une amitié réclamée, il est impossible que ce rapprochement n'élargisse le cœur, ne l'élève...

Ce n'est pas sans raison que l'Église se proclame : l'Église des Pauvres. Ni que Dieu venant sur terre choisit de vivre en ouvrier... Ce n'est pas sans motif qu'il élut parmi des travailleurs ceux qui fonderaient son Église. Car ce n'est pas parmi « les hommes vêtus avec mollesse » ni parmi les « roseaux agités par le vent » que la mission providentielle de l'homme se discerne. Tous ces habits, toute cette agitation, travestissent le drame humain. Pour prendre une vue claire et virile de sa condition d'homme, il n'est guère de moyens plus efficaces que de s'approcher du peuple et de vivre avec lui. La vie d'équipe dépouille progressivement l'équipier de ce qu'il peut y avoir de factice ou de frelaté dans ses goûts, d'inconscient pharisaïsme dans sa manière d'être. Nos amis ouvriers diraient qu'elle le « décape ».

École de respect

L'exercice de la « *charité intellectuelle* » le forme... On pourrait craindre que, chargé de parfaire l'instruction, d'exercer l'esprit de ses camarades, l'équipier ne se fît une conception démesurée de son rôle. Ceux qui ne connaissent pas la « méthode équipe » imagineront peut-être que la vie d'Équipe développe l'orgueil de l'intelligence ou l'orgueil tout court. Ces craintes seraient peut-être justifiées si les Équipes avaient la prétention de « consacrer » les jeunes hommes qu'elles reçoivent « conférenciers » ou « professeurs ». Mais elles leur rappellent au contraire que la réunion d'équipe n'est efficace que dans la mesure où l'on éveille l'intelligence, sans chercher à lui en imposer. Celui qui parle doit se mettre à la portée et à la disposition de chacun; il

n'est pas là pour « prêcher », ni pour produire ses conceptions personnelles : il aide ses amis à trouver l'expression juste et correcte de leurs pensées ; il leur montre comment préciser, comment dégager ces pensées de leur gangue ; comment passer au crible de l'intelligence ce qui prend naissance dans les limbes de leur propre esprit. Il leur transmet, mais classé et présenté pour eux, le bagage de faits et d'œuvres qui constituent, du point de vue de la culture, l'acquis humain. Il ne cesse d'être à leur service, de chercher comment les servir. La charité intellectuelle est une *école d'attention et de respect*. Elle doit être une école d'humilité. Elle montre quelle puissance d'éclaircissement possède l'aide donnée d'ami à ami, l'aide attentive et désintéressée, mais elle fait sentir l'infirmité de l'homme qui s'écoute et parle sans se mettre à la place de ceux qui sont devant lui.

Qu'on ne croie pas d'ailleurs qu'en exigeant cette perpétuelle attention et cette attitude sans cesse inclinée vers autrui, l'équipe provoque un affaissement de la personnalité. Bien au contraire. Une école de respect n'est pas une école d'abandon. Pour mener son équipe (car il faut qu'il la mène, en fasse la cohésion, en règle le travail) l'équipier doit y garder l'autorité. Il doit en être le chef. Seulement il doit se faire, — il doit incarner, — une conception de l'autorité telle que sa fonction de chef n'apparaisse à personne un obstacle à son rôle d'ami.

On dira peut-être aussi que ces traits, s'ils accusent et forment le caractère, n'ont pas une influence directe sur la vie spirituelle... Mais qui pourrait soutenir que la simplicité de cœur, le respect des âmes, l'attention, n'aient rien à voir dans la vie spirituelle ? L'on serait plutôt tenté de dire qu'il n'est pas de vie chrétienne sans ces deux vertus. Et même si la vie d'équipe n'était qu'un moyen pratique de les acquérir, l'on pourrait dire qu'elles contribuent à faire, de ceux qui l'abordent dans un élan de générosité juvénile, des hommes plus avancés dans leur vocation de chrétiens.

Témoin du Christ

Mais la vie d'équipe est aussi *un témoignage*. C'est ainsi qu'elle apparaît à presque tous les équipiers quand ils la considèrent sous un jour plus intérieur.

L'équipier parmi ses amis est *un témoin du Christ.* Sans doute, lorsqu'il est en milieu non-catholique il a dû prendre l'engagement de ne pas faire de propagande religieuse; il doit même écarter du cercle tous les sujets dont la discussion risquerait de tourner en polémique religieuse... Mais l'on sait qu'il est catholique. On le sait ou on le saura. Ce n'est point si commun de voir un étudiant, un de ces jeunes hommes dont les ouvriers savent qu'ils ont le travail libre, des vacances et une certaine aisance, se mettre à la disposition de ses camarades ouvriers. *Il est, à son tour, un scandale.* Pourquoi vient-il? et pourquoi trouve-t-on chez lui cette amitié? Pourquoi cette fidélité? Et (lorsqu'on le connaît plus intimement) d'où vient cette paix intérieure, ce calme qui surmonte toute épreuve, cette compassion pour tous ceux qui souffrent? Comment regarde-t-il la vie? Il peut (comme il se doit) se borner à rendre les services qu'il a promis; il peut se tenir à l'intérieur du cercle où il a dû s'enfermer, on le regarde, et, un jour ou l'autre, on verra en lui le chrétien.

Il est rare qu'un équipier se rende exactement compte du moment précis où ses amis commencent à voir ce qui l'a fait tel qu'il est. Aussi dès son premier jour d'équipe, doit-il agir, parler, comme si déjà tout ce qu'il fait et dit servait de témoignage pour ou contre Celui dont il est le disciple. Qu'on mesure la responsabilité d'un jeune homme qui se trouve ainsi mis en pleine lumière et sommé de répondre à cet interrogatoire muet! Il faudrait bien mal connaître la jeunesse — et méconnaître surtout le grand courant de Grâces où notre jeunesse catholique baigne — pour penser qu'une responsabilité de cette sorte soit de nature à la faire reculer. Elle l'exalte au contraire. Le sentiment de porter témoignage galvanise. Le dessin d'affirmer ainsi, dans cette abnégation, dans cette soumission d'un silence accepté, la foi dont on vit, le Dieu qui vit en vous, intervient autant dans les vocations d'équipiers que le désir du rapprochement social ou l'aspiration vers la Charité intellectuelle... Il est même des équipiers qui voient avant tout dans les équipes un moyen de porter témoignage pour le Christ, de faire rayonner la Charité dont le Christ nous fit un précepte là même où la voix du Christ ne retentit pas... Sans doute, ils préféreraient témoigner par la parole, autant que par leurs actes, leur attitude et leur présence. Mais le pourraient-ils en

ces milieux tout hérissés de préjugés et de défenses, parmi ces âmes que leur éloignement même rend si chères au bon Pasteur? Ils n'ont pas, d'ailleurs, la formation doctrinale, ni les grâces d'état nécessaires pour exercer une prédication explicite... Enfin, ils le sentent ; les paroles même chaleureuses d'un jeune homme auront moins de poids comme affirmation que des actes. S'il essaie de convaincre, on dira qu'il répète une leçon apprise. On le jugera peut-être inexpérimenté et léger. Et puis, pour les jeunes gens d'aujourd'hui, qui parle bien est toujours suspect de vouloir duper l'auditoire. La seule chose que le scepticisme intégral respecte, c'est le dévouement obscur et gratuit.

III. — L'ATTITUDE RELIGIEUSE DE L'ÉQUIPIER

Dans l'Équipe

Il faut ici regarder de plus près ce pacte que, en dehors des milieux catholiques, l'Équipier passe avec ceux auxquels il offre ses services et son amitié. Il a deux caractères. C'est, en premier lieu, la *promesse solennelle* de ne jamais *utiliser* pour une propagande insidieuse ou ouverte l'audience qu'on lui accorde pour ce qu'il promet d'apporter. Pour reprendre l'expression même du P. de Foucauld, l'équipier ne pense pas qu'il ait « à catéchiser sous l'apparence fallacieuse d'une leçon de grammaire ou de calcul ». Il fait sans arrière-pensée ce qu'il a promis de faire. Il tâche de remplir avec le maximum de conscience un devoir d'état très précis.

En second lieu ce pacte est un *engagement mutuel* de laisser hors des discussions de l'équipe certains sujets... A vrai dire, bien des jeunes ouvriers accepteraient peut-être qu'on discutât de Dieu, s'ils ne voyaient, derrière toute action religieuse, une propagande politique, un effort de la « bourgeoisie » pour « endormir le peuple ». Leur mentalité n'est pas à cet égard très différente des musulmans qui subodorent, derrière tout prêtre ou religieux, l'agent d'un gouvernement européen. On sait ce que les Papes du XX[e] siècle ont fait pour rompre cette funeste association d'idées. Déjà les

Pères Blancs s'étaient voués par une charité muette, par des services rendus sans aucun esprit de retour, à préparer au Christ l'audience qu'on lui refuse... Dans son humble action l'équipier s'efforce de suivre leurs traces. Il sait que l'engagement qu'il a dû prendre et sans lequel on n'aurait pas répondu à son appel est l'épreuve à laquelle on l'attend. Et cette réserve qui lui pèse si lourd, cette loyauté qu'il veut sans compromission ni détour, je ne sais si certains ne l'offrent pas en réparation des confusions, des erreurs ou des excès de zèle qui donnèrent parfois à certains catholiques l'allure d'être des « défenseurs du coffre-fort » ou de « marchands de Bon Dieu »...

Dans son milieu

Mais cette réserve n'est de mise qu'à l'équipe. Hors l'équipe l'équipier n'a pas de motif de la maintenir. Comme l'on voit alors que la discipline qu'il s'impose parce que les faits la lui imposent, loin d'énerver sa force d'affirmation, loin d'affaiblir ses possibilités d'apostolat, les renforce! L'équipier n'est pas qu'équipier. Il a son école, son métier. Il a son « domicile spirituel ». Est-ce pur hasard, si, dans cette école, dans ce métier, dans le groupe spirituel même où il se retrempe, il apparaît souvent comme un centre de rayonnement et de vie? Si, — comme il se peut, — cela tient à ce que les âmes les plus ardentes ou les plus hautes sont aussi celles qui vibrent les premières à l'appel d'une action comme celle-ci, l'on devra convenir que cette action ne les affadit pas... Mais bien des témoignages, bien des confidences nous disent que la vie d'équipe fut le premier levain d'âmes qui surent à leur tour devenir levain.

Ce qui dénote l'équipier, hors l'équipe, et notamment dans les groupes spirituels auxquels il adhère, c'est d'abord une certaine manière de pousser du coude les jeunes catholiques sommeillants; — c'est le sentiment un peu âpre parfois, violent même, des responsabilités qui pèsent sur ceux qui ont reçu la Vérité... A leurs camarades d'études ou à leurs confrères catholiques, ils disent et répètent avec insistance : « Sentez-vous que vous êtes le sel de la terre?... Qui rachètera le monde, sinon vous? qui, sinon vous, peut être

dans les milieux où le prêtre ne pénètre pas, — et dans les mille occasions de la vie où le prêtre n'est pas, — par votre seule présence, par vos actes, ou si vous le pouvez, par votre parole, le Rappel du Christ? Savez-vous qu'il est des hommes dans la nuit? savez-vous qu'il est des hommes dans la haine? Si vous n'allez vers eux, priez du moins pour eux. Saisissez toutes les occasions que la Providence vous ménage pour leur tendre la main — et lorsque votre vie spirituelle s'affaisse, songez qu'il vous faut être d'autant plus soucieux de la maintenir et de la hausser qu'autour de vous plus d'âmes se débattent dans les ténèbres? »

Avec leurs camarades d'école, ou leurs confrères non catholiques, ils se veulent respectueux et fraternels. Ils ne s'isolent pas. Ils ne rebutent pas. Ils se montrent le cœur ouvert, l'amitié prête. Ils saluent toute initiative généreuse, tout éclair de lumière avec un élan plein d'espoir. Peu soucieux de dispute, ils voudraient faire de tous leurs actes une affirmation. Ils voudraient surtout que chacun pût sentir en eux ce que la présence intérieure du Christ donne de force, de sérénité et d'abnégation... Au reste, ils sont d'autant moins tentés de chercher la discussion pour la discussion, ou de rêver de conciliations doctrinales, qu'ils mettent avant tout leur espoir dans l'efficacité de la prière et l'action secrète de la Grâce. Mais ils veulent tenir toutes portes ouvertes pour que l'errant lassé voie la lumière, sente la chaleur que dispense le foyer du Père.

Dans le silence de la prière

Les Équipes font aux Équipiers qui les ont comprises et vécues une âme apostolique. Et malgré leur scrupuleuse réserve ils portent dans l'équipe même cet anxieux souci des âmes. C'est qu'en effet l'on ne fait pas la part de l'Amour aussi facilement que la part du feu. Si l'Amour prend pied dans une âme, il l'envahit toute... On ne se satisfera pas de donner à des camarades d'Équipes, qu'on aime et qu'on respecte, l'instruction ou la pratique des disciplines intellectuelles quand on sait leur âme en péril... Sans doute, — et c'est là l'éminente dignité de la charité intellectuelle qu'il exerce, — l'équipier peut à juste titre se dire que ces outils qu'il

donne sont pour ses amis autant d'armes dans le combat que chaque homme doit mener pour gagner son âme. En les formant intellectuellement, il les couvre contre les passions, il les cuirasse contre l'erreur. Il les équipe pour la recherche de Dieu. Mais l'amour ne se satisfera pas de cela... Les Équipes demandent explicitement aux équipiers d'avoir une *conception religieuse* de leur tâche. Elles leur commandent de prendre en quelque manière en charge l'âme et la vocation éternelle de leurs amis.

C'est pourquoi parmi les devoirs des chefs d'Équipes elles inscrivent, après la régularité, la conscience, — et d'une manière aussi formelle, l'obligation de

« *prier pour son équipe et pour ses équipiers* ».

C'est là pour ainsi dire l'envers, la réciproque de ce témoignage par la présence et par l'exemple que l'équipier porte devant ceux qui méconnaissent notre Dieu... L'équipier doit être, en quelque manière, le *témoin* ou du moins l'intercesseur auprès du Christ de ses amis... « Comment, disait Antoine Martel, ne pas ajouter des noms à ceux que nous prononçons au Memento des Vivants, comment ne pas ajouter une prière pour ses équipiers à notre prière ? » Comment lorsqu'aux pieds de la table sainte l'on présente au Christ tout-puissant et miséricordieux une bonne volonté, — si fragile encore et si imparfaite quoique éclairée par la Foi, quoique soutenue par les sacrements, — ne point lui présenter, dans une même offrande, dans une supplication parallèle, ces bonnes volontés aveugles, ces cœurs tâtonnants ou murés?... S'il est généreux et loyal, c'est alors que l'équipier sent qu'il doit prier davantage, qu'il doit s'unir plus assidûment et plus intimement à Notre-Seigneur Jésus-Christ ; qu'il doit être entre eux et Lui le messager empressé et fidèle, l'intercesseur dont les prières, les efforts, les sacrifices, feront peut-être, — et peut-être sans qu'il le sache, — le porteur muet des germes de Grâces.

*
* *

Charge d'ame

Tel est donc l'horizon que progressivement le jeune équipier devra découvrir... Tel est le chemin qu'il doit gravir s'il

veut vivre profondément son expérience d'équipe. L'on ne s'étonne plus, quand on y réfléchit, de voir en ce Mouvement, — derrière l'enthousiasme, derrière l'élan, derrière la flamme, — cette prédilection de leur cœur pour tout ce qui, dans la vie spirituelle, est simplicité, silence, attention... L'on comprendra cette double affinité qu'ils ressentent entre eux et les « pauvres filles », les « pauvres frères » de Saint-Vincent-de-Paul d'une part, et d'autre part les grands Ordres de méditation et de prière... L'équipier qui réaliserait pleinement sa vocation devrait joindre, à la diligence des Sœurs de Charité au service des humbles, quelque chose de ce sentiment qui fait d'un Carmel ou d'un Monastère bénédictin l'interprète des hommes sans prière et, selon l'expression de Paul Claudel, « le délégué à la lumière de ces abîmés ». Sa vie religieuse prend une gravité, une grandeur toute particulière, du fait qu'il sent ses amis en quelque mesure solidaires de ses progrès, atteints par ses écarts, et rapprochés ou éloignés de Dieu selon que lui-même monte ou descend.

La grande marque qu'impriment les Équipes — celle qui, comme le disait un équipier, marque *au fer rouge*, c'est ainsi le souci des autres. Le souci des autres assumé devant Dieu. — Il est bon, peut-être, que, pendant sa prime adolescence, le jeune catholique ne se sente que comme une parcelle de ce grand bloc de lumière qu'est l'Église; que son cœur se nourrisse de cette communauté et qu'il n'ait des « espaces extérieurs » qu'une perception confuse... Mais il faut qu'un jour vienne où il « réalise » qu'il est d'un monde où les membres vivants et visibles de l'Église ne constituent encore qu'une faible minorité... Ce petit nombre qui est du Christ porte la vocation de l'homme et du monde. C'est lui qui doit transmettre dans le temps et l'espace un dépôt plus précieux que l'Arche d'Alliance, cette Manne qui peut seule rassasier les cœurs; ce Messie qui n'est pas venu pour passer quelques années seulement sur la terre, mais qui vit en eux, vit par eux, — vit d'eux pour la Rédemption du Monde jusqu'à la consommation des siècles.

Les Équipes ont pour devise : « Il faut croire à ce que l'on fait et le faire dans l'enthousiasme. » Ceux qui ont vécu de leur vie savent que cet enthousiasme débouche dans la joie... Les équipiers connaissent la joie de l'action féconde, de l'obstacle surmonté; ils connaissent les joies fortes et douces

de l'amitié, du don de soi dans l'amitié... Mais ce n'est pas la dernière étape du voyage. Un Père Dominicain disait aux équipiers qu'en revêtant comme ils le doivent le souci des âmes, ils participaient en quelque manière aux sentiments du Bon Pasteur recherchant ses brebis perdues... Ils s'approchent de son cœur. Mais le Cœur dont ils approchent est le cœur d'un Dieu crucifié.

Seconde Joie

Lorsque le chrétien se voit dans ce monde — un pour contre-balancer dix, quinze ou vingt âmes sans lumière ! — il lui est bien difficile de ne pas se sentir submergé par une grande angoisse. Eh quoi ! il peut à peine se maintenir à flot, et voici qu'il sent s'aggriper à lui tous ces êtres... Comment sera-t-il jamais assez pur, assez ardent, assez plein de prières pour remonter cette charge ? Il est difficile, quand on a une fois ressenti cette angoisse, de se livrer tout entier à la joie... La joie même d'être enfant de Dieu s'est ternie. Il y a en tous cas une certaine insouciance dans la joie, dans cette joie même, dont on est devenu à jamais incapable.

Mais comme l'athlète, son premier élan dissipé, et la fatigue à son tour surmontée, recouvre « *un second souffle* », il est une seconde joie qui point quand on a accepté cette angoisse. Car ce monde après tout est vaincu. Dieu vit en lui, et sous Son règne, rien de nos efforts, rien de nos bonnes volontés, rien de nos prières n'est perdu. Pourquoi nous affligerions-nous de notre faiblesse quand Il tint à naître le plus faible de nous ? Ce silence que les préjugés nous imposent, et que nous acceptons pour porter le Christ parmi ceux qui le méconnaissent, Lui-même se l'est imposé dans le Tabernacle. Il a revêtu notre chair. Il a revêtu notre angoisse. Il a consacré en les revêtant nos joies. Il nous suffit à nous de marcher à sa suite. Il nous suffit de mettre notre humble bonne volonté au service des tâches précises qu'Il nous désigne... Le monde repose entre Ses mains.

Louis Charvet.

L'Exposition de la Passion du Christ dans l'art français

Un des plus graves reproches que l'on puisse adresser à l'art contemporain, depuis environ la mort de Delacroix, c'est d'avoir, sauf pour certains grands artistes, à peu près complètement dédaigné tout l'apport spirituel, d'avoir choisi comme source d'inspiration et comme étai essentiel l'unique matière, ou bien, par réaction extrême, de s'être jeté dans des dérèglements surréalistes, intellectualistes ou cérébralistes qui n'ont abouti, pour le fond, qu'à des échecs. Ou tout au moins à des impasses.

Depuis quelque temps, depuis les débuts de cette crise qui, si elle avait pu être arrêtée déjà, aurait été en ce sens bienfaisante, l'art du XX^{e} siècle s'est aperçu qu'il ne parvenait plus à se renouveler. Il piétinait devant un mur, et ses escapades vers des arts primitifs n'étaient, en somme, que des tentatives presque désespérées et inavouées pour s'évader du cul-de-sac. Mais des âmes d'élite peuvent-elles se satisfaire, la curiosité passée, d'aussi pauvre spiritualité ? Elles se sont dirigées plus récemment vers un retour à l'humanisme qui n'est pas sans danger et qui se double d'un retour au « sujet », peut-être trop ostentateur pour être tout à fait sincère. Visiblement l'art contemporain cherche son centre spirituel. Je mets à part, bien entendu, l'art religieux qui, à ce point de vue, est hors de cause.

Voilà le moment qu'ont choisi certains critiques et écrivains d'art, à la tête desquels se place M. Gaston Poulain, attaché au Musée du Luxembourg, promoteur de l'idée, pour organiser une vaste exposition d'art français dont le but spirituel n'est pas un des moindres. Cette exposition s'ouvrira — nous sommes maintenant en mesure de l'assurer — le 27 avril, à la fois au Musée de Sculpture comparée du Trocadéro et à la Sainte-Chapelle. Son thème est : « la Passion du Christ dans l'art français ». Elle commémorera de cette façon unanime et brillante le dix-neuvième centenaire de la mort du Christ.

La Passion du Christ est, sans aucun doute, le « sujet » préféré des artistes de tous pays chrétiens, mais plus spécialement de France : c'est le thème qui a inspiré certainement le plus haut pathétisme, la plus profonde émotion; c'est en lui que chacun a mis le plus d'âme. Et c'est bien en déroulant devant nous, depuis les premiers temps du Christianisme en France, ces représentations successives des scènes de la Passion que nous pourrons constater cette permanence de la spiritualité dans notre art ; chaque tableau, chaque sculpture, formeront comme un maillon d'une chaîne d'or dont l'extrémité est à nos pieds. Cet exemple d'ordre spirituel ne saurait laisser indifférentes l'inquiétude et les recherches de nos artistes d'aujourd'hui ; il y aura là pour eux une leçon à prendre ; chacun y trouvera occasion à regrouper ses propres forces, à faire un nouveau classement des valeurs.

Déjà, l'annonce seule de cette exposition a ému nombre d'entre eux. Bien entendu, l'époque contemporaine réunira ceux de nos artistes qui sont connus comme pratiquant l'art sacré; mais elle montrera aussi des œuvres signées de noms qui surprendront. Plusieurs peintres, comprenant la beauté profonde du « sujet », se sont mis à entreprendre aussitôt une toile nouvelle, avec le plus absolu désintéressement. On sent déjà passer un souffle plus frais, et la chaîne d'or sans doute sera relevée.

Il ne s'agit pas, bien évidemment, que chaque artiste s'adonne désormais à l'art religieux : ce n'est pas désirable, et ce n'est pas la question. Ni le but. Il s'agit seulement de ceci : que c'est le visage souffrant du Christ qui va être montré en modèle — *ecce Homo* — et en modèles innombrables à notre art actuel, encore à la recherche d'une base spirituelle.

MICHEL FLORISOONE.

Pour la lecture spirituelle

BIOGRAPHIES

Évêques d'autrefois et d'aujourd'hui

1. *Le vénérable Alain de Solminihac*, abbé de Chancelade et évêque de Cahors, 1593-1659, par l'abbé E. Sol. (Cahors, libr. de l'Évêché, 106 pp.)
2. *Monseigneur Gibier*, évêque de Versailles, 1849-1931, par Mgr Millot. (Téqui, 390 pp.)
3. *Monseigneur Julien*, évêque d'Arras, par Ch. J. Alleaume, archiprêtre du Havre. Collection « Les Maîtres d'une génération ». (Bloud, 152 pp.)

1. — Pendant la première moitié du XVI[e] siècle, le vénérable Alain fut dans le Quercy ce que fut saint Charles Borromée dans le Milanais, saint François de Sales dans le Chablais et saint Pierre Fourier en Lorraine : de toute son âme de pasteur, il travailla à la régénération spirituelle d'un peuple que de longues guerres avaient laissé dans un état moral déplorable. Vingt ans de vie monastique avaient précédé son élévation à l'épiscopat. Nous avons ici le résumé d'une biographie complète due au même auteur, qui est archiviste du diocèse de Cahors. Petit livre populaire, agrémenté de très nombreuses illustrations.

2. — Gerbe de souvenirs plutôt que vie complète, gerbe formée avec la sincérité d'un témoin et l'affection d'un fils qui vécut vingt-six ans d'abord au presbytère de Saint-Paterne d'Orléans, puis à l'évêché de Versailles. Après des chapitres consacrés au « curriculum vitae » et destinés à montrer la part prise par le curé ou l'évêque à certains grands événements, d'autres décrivent l'œuvre pastorale : organisation paroissiale ou diocésaine, conférences, œuvres de jeu-

nesse, action sociale, vocations sacerdotales. Puis nous sommes mis dans l'intimité du prélat « si pieux et si désintéressé, esprit modéré et cœur intrépide ». Nul ne s'étonnera que Mgr Millot, auteur de tant de « trésors d'histoires », ait multiplié au cours de son récit les traits de jovialité et de bonhomie malicieuse de son ami vénéré. Le livre ne s'en lit que plus facilement.

3. — Ouvrage très différent de celui qui précède. Cela tient d'abord à la personnalité même de Mgr Julien, qui eut une orientation d'esprit tout autre et qui prit en des questions importantes de l'heure présente une position d'avant-garde, très noblement défendue. Cela tient aussi à l'esprit de la collection dont ce livre fait partie et qui requiert qu'on précise avant tout la formation intellectuelle et la pensée d'un « maître ». Professeur, chef de paroisse, évêque, les préoccupations de Mgr Julien s'élèvent avec la tâche que la Providence lui assigne : elles sont toujours celles d'un prêtre qui veut rendre au christianisme sa place dans la vie sociale et guérir les maladies de notre société, qu'il savait discerner avec beaucoup de pénétration, par les seuls remèdes efficaces, ceux que nous indique le magistère infaillible de l'Église.

Le maître nous est présenté avec la sympathie très compréhensive d'un disciple et d'un ami.

Figures sacerdotales

1. *Éclaireurs de Dieu*, par Alain Chatel. (Spes, 108 pp. 7 fr.)
2. *Monsieur Edouard Poppe*, prêtre, 1890-1924, par l'abbé Jacobs et Edouard Ned. (Lethielleux, 290 pp. 15 fr.)
3. *L'abbé Grandin, aumônier militaire*, par André Sevin. (Paris, G. Enault, 248 pp. 12 fr.)
4. *L'abbé Béraud, fondateur d'orphelinats*, par l'abbé J.-B. Chaillet. 5e édit. (Montferroux, par Mont-St-Vincent, Saône-et-Loire, chez l'abbé Decerle. 12 fr.)
5. *L'abbé Frémont*, 1852-1912, par Agnès Siegfried. (Alcan, 2 vol., 724 et 768 pp. 75 fr.)

1. — Quatre ouvriers du « Christ dans la banlieue » aux prises, comme on le sait, avec les pires détresses physiques et

morales, qui arrivent, par des prodiges de dévouement, de bonté, de force d'âme, à faire rayonner peu à peu la lumière et la charité chrétiennes dans des milieux hostiles. « La surcharge quotidienne, obscure, stoïque, de cette existence d'homme, prenant jour uniquement sur Dieu et sur la misère humaine, fait frémir notre médiocrité égoïste. » (p. 41)

Le jeune talent de l'auteur, qui se révèle à certaines initiatives et hardiesses dans la manière de dire, laisse deviner une personnalité qui ne manque ni de force ni de profondeur. Par ses qualités de pensée, de sentiment, d'expression, il sait communiquer son admiration pour ces « éclaireurs de Dieu ».

2. — Vie sacerdotale qui prend exemple sur le détachement et la pauvreté du P. Chevrier et du saint Curé d'Ars, en même temps qu'elle reçoit toute sa sève d'une profonde vie intérieure. Elle sera courte, mais de surabondante fécondité.

Comme M. Poppe fut en Belgique le promoteur de la Croisade Eucharistique en collaboration avec l'abbaye norbertine d'Averbode, cette biographie montre en quoi cette œuvre diffère de la croisade qui est partie de France et possède aussi des groupements dans ce pays. « La croisade d'Averbode enrôle les adultes comme les enfants. Elle est non spécifiquement un apostolat d'action par la prière, mais un système d'éducation. Elle insiste sur le rôle de médiation de Marie et s'encadre dans la hiérarchie paroissiale. » Bien qu'il fût encore jeune dans le sacerdoce, M. Poppe eut cependant une réelle influence sur ses confrères. « Ce fut sa vocation, écrit le cardinal Van Rossum, de devenir pour les prêtres le modèle et le guide du sacerdoce, qui doit trouver, dans une vie intérieure d'holocauste, la source de sa sanctification personnelle et de la sanctification de son apostolat. »

3. — Si l'influence de l'abbé Poppe s'est étendue surtout aux enfants et aux prêtres, la vie de l'abbé Grandin a été entièrement consacrée aux soldats et aux prisonniers : il en est l'inlassable apôtre au cœur débordant de bonté. Ils se rejoignent par le sentiment profond de la nécessité de la sanctification personnelle : « Si j'étais meilleur, répète l'abbé Grandin, si j'étais plus prêtre, quel bien ne ferais-je pas ! » Il en fit beaucoup, dans un cercle plus restreint. Ce livre, par sa manière très concrète, réussit à le faire admirablement revivre.

4. — Magnifique leçon d'énergie inspirée du double amour de Dieu et des hommes. Ce qui frappe le plus en l'abbé Béraud, c'est le travail vraiment prodigieux qu'il a fourni. On a pu dire qu'il « a fait ce que dix hommes ordinaires auraient eu peine à faire en vivant aussi longtemps que lui ». Par son austérité il s'apparente au saint Curé d'Ars et, comme saint Vincent, il est penché sur l'enfance abandonnée. Après avoir fait respecter et aimer le prêtre dans les paroisses difficiles de Montceau-les-Mines et de Blanzy, il se consacre à des œuvres d'orphelinats. Celles-ci existent toujours, mais on les ignore trop. Cette 5e édition d'un ouvrage épuisé depuis la guerre voudrait en faire connaître à un grand nombre de lecteurs les espoirs et les besoins.

5. — En faisant paraître ces deux volumes, l'auteur « a payé une dette sacrée » à celui qui le fit entrer dans l'Église et qui en mourant lui laissa ses manuscrits. L'accomplissement de cette volonté, l'abondance des écrits laissés par le défunt et la pensée de fournir un document à l'histoire religieuse de France dans les dernières décades du XIXe siècle expliquent l'importance matérielle de cet ouvrage. L'auteur s'est trouvé en face d'une esquisse autobiographique et de très nombreux cahiers où l'abbé Frémont écrivait au jour le jour ses impressions sur les hommes, les événements, les livres. Ces notes avec quelques commentaires sont publiées dans leur suite chronologique : on comprend qu'elles soient fort disparates, de valeur inégale, et que des jugements soient incomplets ou portés trop rapidement.

La grande pensée qui conduit cette vie généreuse, c'est la transformation de la démocratie par l'influence du christianisme ; le souci personnel prédominant, c'est un immense désir de savoir et d'être au courant. L'abbé Frémont a prévu lui-même que son œuvre apologétique, à la fois positive et lyrique, conçue du point de vue restreint des besoins de l'homme en telle société, à tel moment de son évolution, ne répondait, en un nombre important de ses thèses, qu'aux nécessités passagères d'un temps, lorsqu'il écrivait : « Nos luttes d'aujourd'hui, si ardentes et confuses, ne seront demain qu'un souvenir ; d'autres idées, d'autres hommes, d'autres événements, occuperont la scène du monde. » (I, p. 106)

Visages de religieux

1. *Portraits Assomptionistes*, par le P. Guissard. (Bonne Presse, 412 pp.)
2. *Le Père Louis Joos, rédemptoriste*, 1875-1930, par le P. Isselé, C.SS.R. (Saint-Dié, Cuny, 170 pp. 10 fr.)
3. *Le T. R. P. Chrysostome de Lyon, Capucin*, Fondateur des Franciscaines de Sainte-Marie des Anges, 1828-1895, par le P. L. de Gonzague, O.M.C. (Paris, lib. Saint-François, 522 pp. 36 fr.)
4. *Don Rua, le premier successeur de Don Bosco*, 1837-1910, par le P. A. Auffray. (Lyon, Vitte, 404 pp. 18 fr.)
5. *Un grand moine : Dom Jean Mabillon*, 1632-1707, par Dom J.-B. Monnoyeur, O.S.B. (Spes, 69 pp. 6 fr. 50.)
6. *Le Vénérable Julien Maunoir, S.J.*, 1606-1683, par le P. d'Hérouville, S.J. (Paris, Dillen, 214 pp.)

   La vie merveilleuse du P. Coince, S.J., par M.-J. Rouët de Journel, S.J. (Beauchesne, 118 pp.)

   Le Père Émile Laborde, S.J., 1850-1930, par le P. Riveslange, S.J. (Apostolat de la Prière, 76 pp.)

   Le Père Léonce de Grandmaison, par J. Lebreton, S.J. (Beauchesne, 428 pp., 30 fr.)

1. — Des missionnaires, des éducateurs, des publicistes, P. Allez, P. Bertoye, P. Abel Fabre... Les principales figures de l'Assomption n'y sont pas : elles ont eu leur biographie particulière. Celles-ci ont été choisies de manière à donner une idée sommaire « des œuvres que le P. d'Alzon a plus spécialement marquées à ses fils ».

2. — Une vocation éprouvée par des amis pernicieux. Une vie religieuse passée dans le professorat et animée du dedans par cet esprit d'imitation de Jésus Rédempteur que saint Alphonse a laissé comme idéal à sa famille. Un de ses frères en religion, qui fut son confrère pendant vingt ans, nous en retrace ici le souvenir.

3. — Les Franciscaines de Sainte-Marie des Anges ont désiré que cette vie fût écrite comme un livre d'« histoire probe et loyale », leur redisant les paroles, les faits et gestes d'un Père vénéré. « Livre d'intimité » donc, où l'on suit le Père Chrysostome pas à pas. Le caractère familial de cet ouvrage a poussé aux détails nombreux et aux citations étendues.

La famille religieuse, fondée par le Père, qui unit l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement aux travaux extérieurs, au service du prochain et qui possède plusieurs maisons en Europe et aux Indes Anglaises, espère que cette biographie passera les murs de ses cloîtres. On le souhaiterait comme elles, mais, si l'on veut que le livre déborde la famille, il faudra le réduire. Les 522 pages actuelles et les chapitres sans fin, où quelqu'un du dehors se heurtera à d'incontestables longueurs, effraieront plus d'un lecteur. Une notice, faisant surtout connaître le Père spirituel, sera la bienvenue.

4. — « J'ai vu un miracle : Don Bosco ressuscité. Don Rua n'est pas seulement le successeur de Don Bosco : c'est un autre Don Bosco. Il en possède la douceur, l'humilité, la simplicité, la grandeur d'âme, l'allégresse rayonnante. » (p. 372) C'est le Père Marie-Antoine, l'apôtre de la région de Toulouse, qui porte ce jugement.

Et le Père Auffray, après avoir donné une excellente biographie du Fondateur des Salésiens, était l'auteur le plus qualifié pour présenter son lieutenant « volontairement effacé », lieutenant formé profondément à l'esprit de son grand capitaine, qui sut maintenir et amplifier magnifiquement son œuvre, en lui gardant toute sa sève originelle. Ce qui fait dire encore au Père Auffray : « Tout est prodigieux dans la vie de Don Bosco, mais ce prolongement de Don Bosco en Don Rua me semble le plus grand des prodiges. » Ce livre, très alerte malgré ses 400 pages, fait mieux saisir le secret du très bel essor de l'œuvre salésienne.

5. — Opuscule préparé à l'occasion du 300e anniversaire de la naissance du « moine le plus digne d'admiration de l'admirable congrégation de Saint-Maur ». Esquisse en trois chapitres : le savant modeste et saint; l'ami des humbles, catéchiste, prédicateur et bon conseiller; l'historien chercheur de la vérité en vue de la charité. C'est dans cette union féconde

de la science et de l'amour que réside le trait caractéristique du génie de Mabillon.

6. — Ces quatre livres, d'inégale importance, ont le même mérite de se recommander par d'évidentes et trop rares qualités de composition et de style. Les auteurs habiles s'élèvent facilement à des considérations d'histoire générale et précise, savent marquer la place de leur homme dans le mouvement des idées et des choses.

Le Père Maunoir peut être appelé le « Vincent Ferrier du XVII[e] siècle » : depuis le passage du Saint dominicain, « nul ouvrier n'a travaillé au salut de la Bretagne avec autant de succès ». De nombreux biographes, et l'un d'eux est de l'Église anglicane, ont déjà rendu hommage à son zèle infatigable. Son nom demeure lié à l'institution des missions paroissiales. Il en étudia, expérimenta et améliora sans cesse la méthode. Éducateur et entraîneur merveilleux de prêtres, il choisissait parmi eux des collaborateurs bénévoles et, au cours de la prédication, tout ce groupe de missionnaires suivait un même règlement de vie : détail significatif qui révèle toute l'emprise qu'exerçait autour de lui le vénérable Père Maunoir. Cette biographie est très agréablement illustrée.

Mort il y a cent ans, le Père Coince n'est pas oublié. Émigré en Allemagne au temps de la grande Révolution ; devenu jésuite dans le seul pays où la Compagnie de Jésus existât au début du XIX[e] siècle, la Russie, et fondateur d'œuvres catholiques à Riga; enfin rentré en France quand la Russie chassait à son tour les fils de saint Ignace, et, durant les dernières années de sa vie, apôtre extraordinaire de la ville de Laval. Il fit beaucoup de bien, avec des méthodes très personnelles sans doute — les anecdotes surprenantes ne manquent pas —, mais son apostolat vint à bout des nombreuses misères qu'il s'employa à guérir et des résistances opiniâtres auxquels il se heurta.

Le Père Laborde fut pendant près de vingt ans directeur d'une des premières écoles apostoliques. Semeur d'idéal et de vaillance, lui, qui ne put s'en aller aux Missions selon son désir, forma des missionnaires, et il eut les meilleures vertus d'un entraîneurs d'âmes.

Il y a plaisir à retenir l'attention des lecteurs sur un livre

comme celui que le Père Lebreton vient de consacrer au Père de Grandmaison. Sans conteste, c'est une des biographies les plus denses et les plus bienfaisantes parmi celles qui ont paru en ces derniers temps. Tous les prêtres et religieux, toutes les âmes éprises de vie intérieure et de culture sérieuse, emporteront quelque pénétrante lumière et quelque ferme et durable réconfort de ce contact avec un religieux livré sans réserve à l'action divine et dont la vie intellectuelle s'était placée au centre des questions religieuses les plus importantes. Des notes de vie intime largement utilisées procureront maints sujets de réflexion et d'examen de soi. Outre ce profit très appréciable, qui à lui seul engage à la lecture de cet ouvrage, il y a celui d'y mieux connaître, en voyant le rôle joué par le Père de Grandmaison, la crise moderniste, la réaction catholique et le grand effort religieux provoqué par la guerre.

Cette vie si profonde et si digne pouvait-elle nous être mieux présentée que par un de ses frères en religion, contemporain et ami, dont les ouvrages témoignent de la même hauteur de vues et de la même plénitude de vie ?

Quelques éducateurs

1. *Le Frère Philippe*, des Frères des Écoles Chrétiennes, par G. Rigault. (Bloud, 230 pp.)
2. *Le Frère Ignace-Marie*, Édouard-Marie-François Besnard, des Frères de l'Instruction chrétienne, 1889-1922, par le Fr. Archange. (Nantes, Mellinet, 134 pp.)
3. *Vie et Pensées de Mère Gertrude*, Agathe de Moncuit de Boiscuillé, Religieuse du couvent des Oiseaux, par Maxime des Francs. Préface de Mgr Baudrillart. (Lethielleux, 256 pp.)

1. — L'histoire du Frère Philippe se confond avec celle de son Institut dans le milieu du XIX^{e} siècle : il y occupe durant une cinquantaine d'années des charges très importantes, dont celle de Général pendant trente-six ans. Avec son intelligence vive, son bon sens infaillible, sa foi robuste, il imprima aux hommes et aux œuvres de sa famille religieuse une direction qui s'est répandue en bienfaits sur plusieurs générations de maîtres et d'élèves. L'auteur, qui n'en est pas à son premier

travail sur l'institut lasallien, nous montre successivement dans le Frère Philippe : le chef d'instituteurs et son œuvre pédagogique, le chef religieux et la formation spirituelle d'une Congrégation enseignante, le « chef d'empire » et l'expansion mondiale de l'Institut de Saint Jean-Baptiste de la Salle.

2. — Nous laissons un Supérieur général dont les directives et les entreprises ont fait en grande partie l'histoire intérieure de sa famille religieuse pendant un demi-siècle pour nous trouver en face d'un petit Frère dont l'existence fut très effacée. Elle a mérité que son souvenir fût gardé à cause d'un certain esprit d'obéissance, de régularité, d'attachement surnaturel au devoir, de prière contemplative qui fait du Frère Ignace un modèle pour sa Congrégation. Souvent c'est le Frère lui-même qui parle en ces pages, remplies pour une bonne partie de ses notes de spiritualité et de pédagogie.

3. — Autre exemple d'éducatrice dont l'enseignement s'appuie non seulement à des études variées et approfondies, mais à une fervente vie d'oraison. Mère Gertrude appartenait à la Congrégation des Filles de Notre-Dame, dont la fondation remonte à saint Pierre Fourier, et dirigea la classe des aînées au couvent des Oiseaux à Paris. Elle fut une ardente éveilleuse d'âmes. « Visiblement, écrit René Bazin, elle était née enseignante et maîtresse de haut enseignement. » Elle s'appliquait à former des femmes utiles à leur futur foyer, à la société, à la société française en particulier. Cette vie d'enseignement était soutenue par une grande fidélité religieuse. Dans ses notes intimes, on a retrouvé cet aveu, au 25e anniversaire de sa profession : « Je n'ai pas conscience (depuis mon noviciat) d'une résistance réfléchie et volontaire à une volonté ou à un désir connus de Notre-Seigneur. »

Vies contemplatives

1. *Ames saintes du Grand Siècle.* Collection Pax, vol. 34. (Desclée De Brouwer et Lethielleux, 128 pp. 7 fr.)
   Françoise de Faudoas d'Averton, 1583-1655, par le Baron J. Angot des Rotours. (Beauchesne, 42 pp.)
2. *Sœur Marie-Fidèle, Franciscaine*, 1882-1923. Traduction et adaptation de la biographie allemande de

M. J. Muhlbauer par le P. Conrad Gury, O. F. M. (Paris, Desclée, 428 pp.) — *Fleur du Calvaire* (du même auteur, à la même librairie, sur le même sujet. 82 pp.)

3. *Sœur Marie du Rosaire, Clarisse Capucine.* (Aix-en-Provence, Monastère des Clarisses Capucines. 103 pp. 10 fr.)
4. *Mère Jeanne-Françoise de Jésus*, Fondatrice de l'Institut de l'Adoration perpétuelle du Sacré-Cœur de Jésus, 1783-1827, par le Chan. Cristiani, Doyen de la Faculté Catholique des Lettres de Lyon. (Lyon, Adoration Perpétuelle, 24, Pl. des Chartreux, 402 pp.)
5. *Sœur Jeanne-Marie-Ange de l'Enfant-Jésus*, novice choriste du monastère des Carmélites déchaussées au pied du Saint Mont Carmel, Palestine. (Paris, Vitte, 387 pp.)

1. — D'après des documents contemporains d'une valeur unique, nous possédons, en l'histoire de deux abbesses qui gouvernèrent pendant soixante-quinze ans et en des notes concernant un grand nombre de leurs religieuses, un tableau d'ensemble de la vie de l'abbaye de Faremoutiers, qui fut au XVII^e^ siècle un des plus ardents foyers de la renaissance bénédictine en France.

Toute l'âme de F. de Faudoas, pénétrée des enseignements de saint François de Sales et de Pierre de Bérulle, est presque en ces deux mots : « On ne va pas à Dieu à force de bras, mais il faut suivre doucement ses attraits intérieurs et attendre là le bon plaisir de Dieu. » Puis : « Ce n'est pas assez que votre zèle soit bon en ses intentions, mais encore en ses effets : zélé, doux, bénin, aimable et gracieux en sa conversation. » Ce petit livre, féru de noms d'histoire et de dates, marque en trois chapitres les étapes de cette vie : La fille de M. de Belin ou les années d'enfance, Mme de Sacy ou les années de mariage, Mère Françoise de Saint-Joseph ou les années de vie religieuse à l'abbaye bénédictine des Vignats (Orne).

2. — « Les secrets d'une vie d'oraison et de réparation. » Sous-titre du livre qui en dégage la pensée essentielle. Au

monastère des Franciscaines de Reutberg en Bavière, Sœur Marie-Fidèle, après une enfance et une adolescence des plus simples, entre dans une communauté adonnée à la récitation de l'office divin et au travail manuel. Des épreuves de toutes sortes l'y attendent, avec beaucoup de grâces extraordinaires.

De très nombreux écrits de la religieuse, en particulier des notes quotidiennes, d'intérêt très inégal, demandées peut-être à tort par un directeur, permettent à l'auteur de s'étendre longuement sur tous les faits mystérieux de cette existence, auréolée d'un profond attrait pour la réparation. En dépit de multiples divisions, l'ouvrage reste touffu. Et comment ne pas se répéter si sur chaque point de spiritualité et à propos de chaque vertu on veut détailler les enseignements et les progrès intérieurs d'une âme ?

Sous le titre « Fleur du Calvaire », le traducteur donne lui-même un bon résumé de la grande biographie.

3. — Une humble fille de Sainte Claire, qui était la sœur du P. M. Gérard Dubourg de l'abbaye d'Aiguebelle. C'est à ce frère qu'elle écrit : « Faisons-nous saints. Que faites-vous pour vous faire saint ? Moi je m'immole sans mesure. » Son « cahier d'obéissance » — ainsi appelait-elle le petit recueil de ses pensées — précise la nature de l'appel que Dieu fit entendre à cette âme et auquel elle répondit pleinement : « J'ai compris le bonheur de souffrir. La souffrance nous consacre. J'aurais acheté des souffrances, si cela avait été possible. »

4. — « Une lampe devant l'Hostie. » Tout, en effet, dans cette vocation converge vers une vie intense d'adoration et tout en découle. Son message sera de former un Institut d'adoration perpétuelle du Sacré Cœur de Jésus dans le Saint Sacrement de l'autel. Dans un Avant-Propos, une substantielle page d'histoire sur le renouveau religieux au commencement du XIX^e^ siècle, et, pour finir, après le portrait de la Fondatrice et le récit de la Fondation, les enseignements de Mère Jeanne-Françoise. Parmi eux, il y aurait à retenir ceux qui ont trait au respect de l'Eucharistie, à la Communion et à la confession : la Mère, pour former ses filles, sait trouver des paroles pénétrantes et chaudes, familières parfois, qui rappellent un peu la manière du saint Curé d'Ars. De nom-

breuses lettres d'évêques font l'éloge de cette biographie : c'est un excellent ouvrage de lecture spirituelle.

5. — Beau livre qui sera vivement goûté par toutes les « âmes intérieures ». Il serait vain de chercher à le résumer : le mieux sera de lire et de méditer.

En très peu d'années, Sœur Jeanne-Marie-Ange a connu toutes les épreuves et toutes les ascensions de la vie spirituelle. Elle s'est rendu compte de ce que Dieu opérait en son âme : « Je veux Lui donner tout ce qu'Il veut de moi. » Et elle donne avec allégresse, d'un élan très ferme, avec un amour de Dieu toujours en éveil et toujours grandissant. « Aller tout droit. Haut et vite », dit-elle encore. Mais comment faire ? « On arrive à Lui d'autant plus vite qu'on ne le quitte pas du regard... Pour aller vite, l'âme doit être dégagée de tout. Je ne veux pas parler par là des attaches qui ont dû être nécessairement toutes brisées pour être élevée à l'union divine ; mais des petites satisfactions et du plaisir qui découle parfois ou peut découler de certaines choses, satisfactions et plaisirs permis, auxquels l'âme s'arrête et prête plus ou moins attention jusque dans cette heureuse union. Le temps qu'elle s'y arrête et quand bien même elle y prêterait peu d'attention, l'âme se détourne du bon Dieu, ou du moins elle détourne ses regards de Lui... Agissant ainsi, l'âme ne se donne pas à Dieu avec grande générosité ; en outre elle avance beaucoup plus lentement dans la perfection et n'en atteindra jamais les plus hauts sommets, à moins de se renoncer en cela même. » (p. 174) Ces lignes, écho de l'enseignement de saint Jean de la Croix, pour qui Sœur Jeanne eut un culte très filial, nous laissent deviner quelle ferveur l'emporta vers Dieu.

Elle eut aussi le don d'exprimer, avec une touchante simplicité et une grande clairvoyance, sous l'impulsion de l'obéissance, tout ce que Dieu lui faisait comprendre de la vie divine dans les âmes. C'est pourquoi ce volume est rempli d'enseignements. Les théologiens et les directeurs qui s'intéressent à la psychologie surnaturelle de la « petite voie d'enfance » le liront certainement avec profit.

C'est un beau livre ajouté à ceux dont les âmes du Carmel ont enrichi le monde depuis une trentaine d'années.

fr. André Obein, O. P.

L'art de « vaincre »

On ne se doute pas à quel point les malades ont faim de vérité. Mieux qu'aucun psychologue, ils savent discerner, dans une phrase apparemment adroite ou dans un sourire qu'on ne croirait pas forcé, la nuance qui, sans faire mentir tout à fait, masque cependant un quelque chose du vrai. Ne vaut-il pas mieux *savoir* ? « C'est austère », a dit l'un d'eux en feuilletant devant un ami les pages de *Vaincre* qu'on lui a vantées, mais, ces pages, tout à l'heure, il les a interrogées avec avidité, et il ne regarde plus du même regard le plâtre qui l'emprisonne. — « Je me laisse vivre et ne cherche pas à comprendre le pourquoi de la souffrance », confesse cet autre toujours apparemment insouciant, mais l'article où il est dit que le Christ sera en agonie jusqu'à la fin du monde dans ce jardin d'angoisse que visitent seulement les anges, il n'a pu l'achever sans que son cœur se soit troublé. C'est austère, mais si c'était *vrai*?

Saluons avec joie l'apparition de « Vaincre », présenté par Suzanne Fouché, François Mauriac et Pierre Péguy (1). Des lectures faciles seront toujours proposées à nos frères souffrants : tant de revues où l'on débite à loisir de la fadeur bourgeoise circulent à l'hôpital et au sanatorium ! Distraire les malades, c'est bien, mais prenons garde que ce divertissement ne finisse par les rendre pour jamais absents. Absents à une épreuve qui exige tellement leur présence. Leur maladie porte un message, et si on ne le libère pas, de mauvaise qu'elle est en soi, l'épreuve devient désastreuse. La souffrance perdue : il n'y a pas de plus grande misère ici-bas. Seulement, de ce mal on peut faire une richesse ; ce message, on peut le déchiffrer. Pour faciliter la tâche, tout

(1) Revue mensuelle, dont le premier numéro a paru le 15 janvier. Secrétariat et trésorerie : Madame Marcel Bresard, 8 *bis*, avenue Percier, Paris-VIII[e]. — Abonnement : 15 fr.

est complice en eux. Le plus impénétrable des souffrants, le plus apparemment médiocre a reçu cette grâce de choix de n'être pas, comme tant de ses frères valides et distraits, un être indifférent à la vie; sans se l'avouer toujours, il désire savoir la vérité; l'acceptation médiocre de « l'inévitable destin » n'est pour beaucoup que l'exaspération d'une inquiétude, d'une insatisfaction qui abdique par lassitude. La disponibilité à une solution meilleure ne s'épuise jamais. Un malade ne peut pas être un satisfait. C'est une grâce; il est bon d'avoir faim de la justice, même si on la nomme santé; le Seigneur, sans grand effort, peut faire de cet appel la faim béatifiante du Royaume.

Exploitons cette complicité; facilitons la libération du message, c'est-à-dire la découverte par le malade de sa souffrance « école de vie », qui purifie, décante, favorise la restauration dans l'âme de l'exacte hiérarchie des valeurs. Toute cette pédagogie, cet art de triompher du mal en l'utilisant, voici que « Vaincre » l'inscrit à son programme. On y parlera franc, loyal, vrai; non point par mode de consolation vaine. Si l'on dit au malade qu'il peut ne pas être un diminué, qu'il peut poursuivre le développement de sa personnalité, malgré l'angoisse physique ou morale qui l'étreint, c'est parce que cela est *vrai*, et que des malades l'ont prouvé. Et si on lui enseigne à offrir son sacrifice pour la Rédemption du monde, c'est que cette offrande s'inscrit vraiment au Cœur de Dieu. Et si on lui affirme qu'il n'est point seul, c'est qu'en effet le Christ agonisant demeure près de lui, « à un jet de pierre »...

A.-M. C.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).